

BERQUIN

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

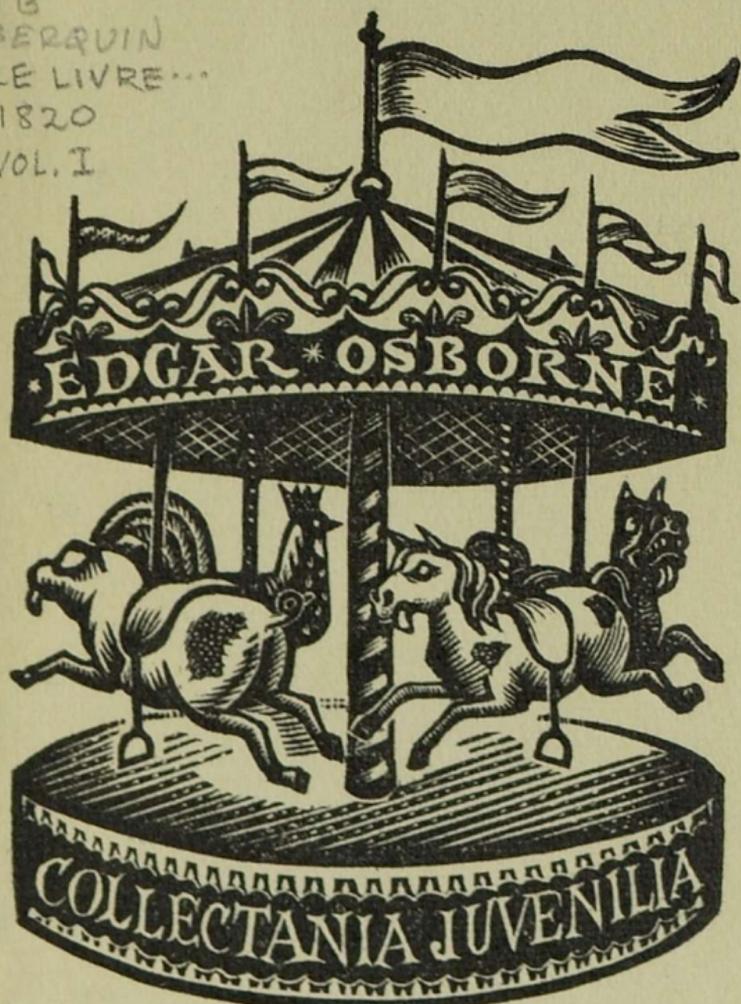
1800

1800

1800

T

SB
BERQUIN
LE LIVRE...
1820
VOL. I



37131048629174

I,232-3

LE LIVRE

DE

FAMILLE.

THE LIFE OF

FABRIZIO



la Justice.

LE
LIVRE DE FAMILLE,

OU

JOURNAL DES ENFANS,

CONTENANT des Historiettes morales et amusantes, mêlées d'Entretiens instructifs sur tous les objets qui les frappent journellement dans la nature et dans la société.

PAR BERQUIN.

~~~~~  
PAULINE. Ah ! maman, aidez-moi à réfléchir, je vous en prie.  
MAD. DE VERTEUIL. C'est le principal objet de tous nos entretiens.

~~~~~  
TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ BRUNOT-LABBE, Lib. de l'Université
quai des Augustins, n.º 31.

1820.

L'OBÉISSANCE.

MAD. DE VERTEUIL, PAULINE,
sa fille.

PAULINE.

MAMAN, pourquoi faut-il donc que les enfans obéissent aux grandes personnes?

MAD. DE VERTEUIL.

C'est que les enfans ne savent pas encore ce qui peut leur faire du bien ou du mal, et qu'il leur arriverait à chaque instant des accidens fâcheux, si les grandes personnes qui les entourent n'étaient sans cesse occupées à les en garantir. Ne te souviens-tu pas de ce qui arriva l'autre jour au pauvre Alexandre, pour avoir voulu jouer avec la bougie?

PAULINE.

Oui, maman, je me le rappelle très-bien.

I.

MAD. DE VERTEUIL.

La petite flamme lui paraissait si jolie qu'il voulut la toucher. J'eus beau lui dire que cela lui ferait mal, Alexandre ne fut pas obéissant : et qu'en arriva-t-il ?

PAULINE.

Il prit la flamme dans ses petites mains, et il se brûla. Le pauvre Alexandre ! je crois encore l'entendre crier.

MAD. DE VERTEUIL.

N'aurait-il pas mieux valu pour lui qu'il m'eût obéi ?

PAULINE.

Oh ! sans doute, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Voilà pourquoi les enfans doivent toujours obéir aux grandes personnes. Ils doivent être bien sûrs que lorsqu'on leur défend quelque chose, c'est que l'on sait que cela peut leur faire du mal.

PAULINE.

Et comment les grandes personnes peuvent-elles le savoir ?

L'OBÉISSANCE.

7

MAD. DE VERTEUIL.

C'est que lorsqu'elles étaient petites, elles l'ont appris de leur papa, de leur maman ou de leur bonne. Elles se souviennent que toutes les fois qu'elles n'ont pas voulu les en croire, elles ont eu sujet de s'en repentir.

PAULINE.

Oh ! c'est bon, maman : ce que vous me dites là, je le dirai un jour à mes enfans.

MAD. DE VERTEUIL.

En attendant, veux-tu que je te dise encore pourquoi tu dois obéir aux personnes plus âgées que toi ?

PAULINE.

Oui, maman ; vous me ferez plaisir.

MAD. DE VERTEUIL.

Dis-moi, pourrais-tu préparer toi-même ton dîner ou ton souper ?

PAULINE.

Non, maman ; je ne suis pas assez bonne cuisinière.

L'OBÉISSANCE.

MAD. DE VERTEUIL.

Et saurais-tu faire tes habits ?

PAULINE.

Comment pourrais-je en venir à bout ?
je ne sais pas encore manier l'aiguille.

MAD. DE VERTEUIL.

Mais à présent que tes habits sont faits,
saurais-tu t'habiller toute seule ?

PAULINE.

Oh ! non certes ; je serais bien embar-
rassée sans le secours de Nanette.

MAD. DE VERTEUIL.

Et lorsque tu vas à la promenade, ne
faut-il pas que je te donne la main pour
empêcher qu'il ne t'arrive aucun accident ?

PAULINE.

Oh ! oui ; car autrement les voitures
m'auraient bientôt écrasée.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu vois donc en combien de choses tu as
besoin de grandes personnes ?

PAULINE.

Il est vrai.

MAD. DE VERTEUIL.

Mais toi , peux-tu faire quelque chose pour elles ? Pourrais-tu , par exemple , repasser le linge pour Nanette , qui prend tous les jours la peine de t'habiller et de te déshabiller ? Saurais-tu éplucher les herbes pour la cuisinière qui t'apprête à manger ? As-tu de l'argent à donner à la couturière qui fait tes habits ? Rends-tu le moindre service à ton papa qui donne cet argent pour toi ? Serais-tu capable enfin de me soigner dans mes maladies comme je te soigne dans les tiennes ?

PAULINE.

Non , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu vois combien de choses ton papa , ta maman , Nanette , la couturière , la cuisinière , en un mot , toutes les grandes personnes peuvent faire pour toi . Tu vois en même temps que tu ne peux rien faire à ton tour pour elles .

PAULINE.

Cela est vrai , maman : je suis encore trop petite.

MAD. DE VERTEUIL.

Il est cependant une chose que tu peux faire pour nous.

PAULINE.

Eh ! quoi donc , je vous prie ?

MAD. DE VERTEUIL.

C'est qu'en étant douce et obéissante , tu peux nous soulager de la peine que nous prenons à veiller continuellement sur toi. Par exemple , lorsque Nanette te dit : Ne touchez pas le flambeau , et que , malgré cela , tu t'obstines à le prendre , il faut que Nanette se détourne de son ouvrage pour tirer le flambeau de tes mains , afin que tu ne mettes pas le feu à la maison. Lorsqu'elle te dit : Ne tourmentez pas votre petit frère , et que tu continues de le tirailler , il faut qu'elle se détourne encore de son ouvrage pour éloigner ton petit frère de toi , afin que

tu ne le fasses plus crier. Lorsqu'elle te dit : Ne descendez pas l'escalier si vite, et que tu n'en vas que plus étourdiement, il faut qu'elle se détourne une troisième fois de son ouvrage pour aller te prendre par la main, et t'empêcher de te casser la tête en dégringolant du haut en bas, comme cela ne manquerait pas de t'arriver. Tout cela n'est-il pas bien fatigant pour Nanette ?

PAULINE.

Oui, maman. Aussi me gronde-t-elle d'une bonne façon.

MAD. DE VERTEUIL.

Il le faut bien ; et si tu refusais plus long-temps de lui obéir, elle serait enfin obligée de te dire : Écoutez, mon enfant, puisque vous ne voulez pas rester tranquille, et que, par-là, vous m'empêchez de faire ma besogne, vous aurez la bonté de faire vous-même toutes les choses dont vous avez besoin. Lorsque vous viendrez me prier de vous mettre au lit, je ne pourrai pas le faire, parce

que j'aurai mon ouvrage à finir : c'est ainsi que parlerait Nanette. Que ferais-tu alors ? Est-ce que tu saurais te déshabiller ?

PAULINE.

Non, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu vois donc que si les enfans ne peuvent rien faire sans le secours des grandes personnes, ils doivent être toujours disposés à leur obéir pour ménager leur peine ; autrement ils méritent qu'on les abandonne à eux-mêmes pour se tirer d'affaire comme ils l'entendront.

PAULINE.

Cela me paraît fort juste.

MAD. DE VERTEUIL.

Ce n'est pas tout : il est encore une autre chose à considérer.

PAULINE.

Voyons, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Les grandes personnes ne sont-elles

pas plus fortes que les enfans ? Nanette , par exemple , n'a-t-elle pas plus de force que toi ?

PAULINE.

Oh ! sans doute.

MAD. DE VERTEUIL.

C'est par-là que les grandes personnes sont en état de donner leurs secours aux enfans ; mais , par la même raison , elles sont aussi en état de forcer les enfans à faire ce qu'elles leur disent. Lorsque Nanette t'appelle , et que tu ne vas pas la trouver , que fait-elle ?

PAULINE.

Elle se lève , et vient me prendre par le bras.

MAD. DE VERTEUIL.

Et lorsqu'elle te tient , peux-tu l'empêcher de t'entraîner ?

PAULINE.

Non , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Ne vaut-il pas mieux obéir de bonne

grâce que de te faire traîner de force , et d'être encore grondée par-dessus le marché ? A quoi te sert ton obstination ? Tu as beau crier et trépigner : tout ce que tu peux faire est inutile ; il me semble qu'il vaudrait bien mieux t'en épargner le chagrin et la honte.

PAULINE.

Oui , maman , cela serait beaucoup plus raisonnable ; et toute petite que je suis , j'espère que je serai bientôt une grande personne par la raison.

LA JUSTICE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

M. DE PALMY, CHARLES, AUGUSTE,
PAULIN, *ses enfans.*

M. DE PALMY.

CHARLES, Auguste, Paulin, venez, mes
chers enfans, venez.

CHARLES, *en s'avancant avec les autres.*

Que nous voulez-vous, mon papa ?

M. DE PALMY.

Vous serez charmés de l'apprendre, je
vous en répons : commençons par le plus
grand. Tiens, Charles, voici un cheval
que je te donne ; il est pour toi seul, en-
tends-tu ? C'est-à-dire, que toi seul tu
peux désormais en faire ce que tu voudras.

CHARLES.

O mon papa, je vous remercie. Nous
allons faire bien des courses ensemble.

M. DE PALMY.

Auguste, à ton tour. Voici une brouette; elle n'est que pour toi; tu auras seul le droit de t'en servir.

AUGUSTE.

Grand-merci, mon papa; elle ne restera pas sous la remise. Ce sera pour voiturer tout ce qui vient dans mon jardin.

M. DE PALMY.

C'est à merveille. Et toi, Paulin, approche, mon ami: voici un carrosse; toi seul tu en es le maître.

PAULIN.

O mon papa, qu'il est joli! je vous remercie de tout mon cœur: je cours l'essayer.

M. DE PALMY.

Attendez, attendez, mes chers enfans; j'ai encore un mot essentiel à vous dire. Si vous voulez vous faire aimer les uns des autres, il faudra quelquefois vous prêter tour-à-tour vos joujoux; car de bons frères doivent être toujours prêts à

s'obliger ; de cette manière , vos amusemens seront plus variés , et vos cœurs plus joyeux. N'est-il pas vrai , Charles ? C'est à toi que je le demande.

CHARLES.

Je suis de votre avis , mon papa.

M. DE PALMY.

Sais-tu pourquoi je viens de te faire cette question ?

CHARLES.

Oh ! je m'en doute à-peu-près.

M. DE PALMY.

Voyons ce que tu penses ; je veux le savoir.

CHARLES.

C'est que vous étiez hier dans le jardin lorsque j'y jouais avec Auguste. Il me pria de lui prêter mon fouet ; je n'en voulus rien faire ; mon refus lui donna de l'humeur , et notre partie fut rompue.

M. DE PALMY.

Je suis bien aise que tu t'en souviennes. Voilà ce qui ne manque jamais d'arriver

lorsque les enfans n'ont pas de complaisance entre eux. C'est pourquoi il faut que vous soyez toujours disposés à vous prêter mutuellement vos joujoux ; mais vous ne devez jamais vous les prendre l'un à l'autre. Toi, Charles, tu n'as aucun droit ni sur la brouette d'Auguste, ni sur le carrosse de Paulin ; ainsi tu ne dois point les prendre, sans avoir d'abord demandé à tes frères s'ils veulent bien te les prêter. S'ils te les prêtent, c'est à merveille : tu peux t'en servir jusqu'à ce qu'ils te les redemandent ; mais alors il faut les leur rendre de bonne grace, puisqu'ils en sont les maîtres. Comprends-tu bien, mon fils ?

CHARLES.

Oui, mon papa.

M. DE PALMY.

Et toi aussi, Auguste, tu ne dois prendre ni le carrosse de Paulin, ni le cheval de Charles, s'ils ne veulent pas te les prêter. Chacun est maître de son bien.

AUGUSTE.

Oui , mon papa ; cela est juste.

M. DE PALMY.

Enfin ; toi Paulin , tu ne dois pas plus toucher aux joujoux de tes frères sans leur permission , qu'ils ne peuvent toucher aux tiens. Chacun de vous n'a droit que sur ce que je lui ai donné pour lui seul. Maintenant que vous voilà bien instruits , allez jouer sous les arbres , et songez à vous bien accorder.

TOUS ENSEMBLE.

Oui , oui , oui , mon papa.

SECONDE JOURNÉE.

M. DE PALMY.

Eh bien ! mes enfans , vous étiez hier si bien d'accord ensemble. Pourquoi n'en va-t-il plus de même aujourd'hui ?

CHARLES.

Mon papa , ce n'est pas ma faute. Au-

guste a pris mon cheval , et il ne veut pas me le rendre.

M. DE PALMY.

Et te l'avait-il demandé ?

CHARLES.

Non , mon papa.

M. DE PALMY.

Eh bien ! Auguste , pourquoi avez-vous pris le cheval de votre frère ? Ne vous avais-je pas dit hier que vous ne pouviez y toucher sans sa permission ?

AUGUSTE.

Il est bien vrai , mon papa ; mais je n'avais rien pour jouer : Paulin avait pris ma brouette. J'ai trouvé le cheval de Charles sans rien faire , et j'ai cru pouvoir m'en servir , tandis que Charles courait après des papillons.

M. DE PALMY.

Il n'importe. Tu n'avais aucun droit sur le cheval , quoique ton frère n'en fit pas usage en ce moment. Et toi , Paulin , pourquoi avais-tu pris la brouette de ton

frère , sans savoir d'abord s'il voulait te la prêter ?

PAULIN.

Mon papa , c'est que , tandis que j'étais allé un moment sur la porte , Auguste avait traîné mon carrosse ; il ne m'en avait pas demandé la permission : alors j'ai pris ma revanche sur sa brouette en la faisant courir.

M. DE PALMY.

Il me semble , Auguste , que tu l'avais mérité. Mais toi , Paulin , fais-y bien attention une autre fois. Quand bien même l'un de tes frères te prendrait quelque chose , tu ne dois pas pour cela prendre ce qui lui appartient : autrement ce serait des querelles à ne jamais finir.... Tu dois plutôt le prier de te rendre ton bien , et , s'il ne veut pas le faire , lui dire que tu viendras m'en avertir ; s'il refuse encore , tu n'auras qu'à venir à moi , et j'irai à ton secours. Allons, rendez-moi tous vos joujoux, pour que je fasse justice.

CHARLES.

Qu'est-ce que faire justice , mon papa ?

M. DE PALMY.

C'est rendre à chacun ce qui lui appartient, et punir ceux qui l'ont mérité. Tiens, Charles, voici ton cheval. Auguste, voici ta brouette. Voilà ton carrosse, Paulin. Que chacun reprenne ce qui est à lui : mais puisque Auguste a été la cause de toutes ces querelles, puisqu'il a été le premier à prendre le carrosse de Paulin, tandis que Paulin était allé sur la porte, et le cheval de Charles, tandis que Charles courait après des papillons, je veux qu'il passe le reste de la journée sans jouer avec sa brouette ; elle restera dans ce coin.

AUGUSTE.

Mais, mon papa...

M. DE PALMY.

Mon ami, l'arrêt est prononcé. Tu dois sentir en toi-même qu'il est juste ; et tu sais qu'il faut obéir, sans murmurer, à mes ordres.

AUGUSTE.

Eh bien ! mon papa, je m'y sou mets.

M. DE PALMY.

C'est ton premier devoir. Pour toi , Paulin , souviens-toi désormais que tu ne dois rien prendre à un autre , sous prétexte qu'il t'a pris quelque chose. Cela s'appelle se faire justice soi-même ; et ce droit n'appartient pas aux enfans , il n'appartient qu'à leur père. Si les enfans prétendaient se faire justice eux-mêmes , ils passeraient leur journée à se prendre leurs jouets et à se les reprendre , puis à se quereller , peut-être même à se battre ; ce qui serait affreux entre des frères qui doivent toujours s'aimer. Songez , à l'avenir , que c'est moi seul qui ai le droit d'arranger vos différends , et tâchez surtout de vous accorder assez bien ensemble , pour que je n'en sois pas continuellement importuné.

TROISIÈME JOURNÉE.

M. DE PALMY.

Quelle est donc , mes enfans , cette

manière de vous conduire , et qu'avez-vous à vous disputer ?

AUGUSTE.

Mon papa , Charles a pris ma balle , et l'a poussée dans un trou.

M. DE PALMY.

Allons , Charles , il faut aveindre cette balle , puisque tu l'as poussée. Tu sais qu'elle appartient à Auguste ; et il est de la justice que chacun ait le sien.

CHARLES.

Je le voudrais bien , mon papa ; mais ce n'est pas ma faute si le trou est si profond. Il n'est pas possible d'atteindre jusqu'à la balle , même avec les pincettes.

M. DE PALMY.

Cela ne fait rien à Auguste ; il ne doit pas souffrir de ce que tu as jeté sa balle dans un trou. C'est toi qui l'as perdue , c'est toi qui dois la rendre ; et si cela n'est pas en ton pouvoir , il faut en dédommager ton frère , en lui donnant une autre balle qui soit aussi bonne. Dans tous les cas , il doit avoir ce qui lui appartient ,

ou quelque chose de la même valeur. Tu sais que c'est la justice : as-tu une balle pareille ?

CHARLES.

Oui , mon papa. La voici.

M. DE PALMY.

Auguste , vois si elle est aussi bonne que la tienne.

AUGUSTE.

Oui , mon papa , c'est la même chose.

M. DE PALMY.

Eh bien ! elle est à toi , pour remplacer celle que ton frère t'a fait perdre. Charles , vous la lui devez justement , puisque vous l'avez privé de la sienne : il ne doit pas souffrir de votre faute. Si vous aviez fait cela de votre propre mouvement , alors j'aurais dit que vous étiez un enfant juste , qui sait rendre aux autres ce qui leur appartient , sans donner à son père la peine de l'y forcer ; car lorsque les enfans ne veulent pas être justes entr'eux , ne faut-il pas que leur père fasse justice ?

CHARLES.

J'en demeure d'accord , mon papa.

M. DE PALMY.

Pourquoi n'avez-vous pas fait d'abord cette réflexion ? Mais il est impossible que vous ne l'ayez pas faite : ne me déguisez rien. Ne s'est-il pas élevé une voix dans votre cœur, qui vous a dit que vous deviez donner votre balle à Auguste , puisque vous lui avez fait perdre la sienne ?

CHARLES.

Oui , mon papa ; j'ai d'abord senti que c'était juste.

M. DE PALMY.

Eh bien ! mon ami . pourquoi n'avoir pas cédé à un mouvement si honnête ? Vous auriez été bien plus satisfait de vous-même que vous ne l'êtes en ce moment. Oui , mon cher fils , que cela te serve de leçon pour une autre fois. Ne résiste jamais à ce premier cri de ton cœur quand il te parlerait contre toi-même. C'est en suivant ces nobles impulsions , quelque sacrifice qu'il nous en coûte , que l'on acquiert l'habitude et le goût de la justice , la vertu la plus utile entre les hommes.

LA FIDÉLITÉ A SA PAROLE.

QUATRIÈME JOURNÉE.

M. DE PALMY.

ALLONS , mes enfans , je vais me promener. Quels sont les deux parmi vous qui doivent me suivre ?

CHARLES ET AUGUSTE.

C'est notre tour , mon papa , c'est notre tour.

M. DE PALMY.

Êtes-vous d'accord entre vous trois ?

CHARLES.

Paulin sait bien que je suis resté hier à la maison.

AUGUSTE.

Et moi avant-hier.

M. DE PALMY.

Ainsi donc , c'est à lui de rester aujourd'hui.

PAULIN.

Oui , mon cher papa , cela est vrai. Mais , mon cher Auguste , ne voudrais-tu pas rester à ma place ? Je meurs aujourd'hui d'envie de me promener. Tiens , si tu veux me céder ton tour , je te donnerai cette jolie toupie que je prêtai hier à mon cousin pour jouer avec toi.

AUGUSTE.

A la bonne heure , je resterai à ta place. Où est la toupie ?

PAULIN.

Mon cousin ne me l'a pas encore rendue. Il doit me la rapporter ce soir , et je te promets que je te la donnerai tout de suite.

AUGUSTE.

Oh ! c'est une autre affaire. Donne-moi la toupie en ce moment , ou je garde mon tour de sortir.

PAULIN.

O mon cher Auguste , je t'en prie. Je t'assure que je te la donnerai si-tôt que mon cousin sera venu.

AUGUSTE.

Ce n'est pas-là mon marché. (*Il tend la main.*) Je te l'ai déjà dit ; la toupie , ou je sors.

PAULIN.

Je ne l'ai point à présent. Comment pourrais-je te la donner ?

AUGUSTE.

En ce cas , rien de fait. Il faut que tu restes.

M. DE PALMY.

Mais , Auguste , puisque ton frère te promet sa toupie , n'est-ce pas comme s'il te la donnait effectivement ? Tu l'auras toujours ce soir.

AUGUSTE.

Cela n'est pas si sûr que vous le croyez , mon papa. Il m'avait promis hier la pomme de son goûter pour une jolie fleur que je lui avais donnée , et lorsque je lui demandai la pomme , il me dit qu'il venait de la manger.

PAULIN.

Eh bien ! crois-tu que je mangerai la toupie ?

AUGUSTE.

Non , mais tu la garderais ; et moi je serais resté pour rien à la maison.

M. DE PALMY.

Si les choses sont ainsi , Paulin , Auguste n'a pas tort. Dès que tu n'es pas fidèle à ta parole , tes promesses ne peuvent servir de rien. Ainsi tu ne dois pas être surpris que l'on refuse de se fier à toi. Peux-tu donner tout de suite la toupie à ton frère ?

PAULIN.

Non , mon papa. Mon cousin l'a gardée pour toute la journée entière.

M. DE PALMY.

J'en suis fâché ; mais je ne peux rien faire pour toi. Il faut que tu restes au logis. Cette leçon ne te sera pas inutile pour tenir une autre fois ta parole.

PAULIN.

Mais , mon papa....

M. DE PALMY.

Tu n'as plus rien à dire. C'est moi qui ai à te dire encore une autre chose. Puisque tu ne donnas pas hier à ton frère la pomme que tu lui avais promise , il faudra la lui donner aujourd'hui. Tu sais bien qu'un père doit exercer la justice entre ses enfans , s'ils ne veulent pas être justes entr'eux. Toutes les fois que tu as promis quelque chose qui t'appartient , une pomme, une toupie , n'importe , alors cette chose ne t'appartient plus ; elle appartient à celui à qui tu l'as promise , parce qu'en vertu de ta promesse , tu lui donnes sur cette chose le droit que tu avais. Si la toupie était dans tes mains en ce moment , tu la donnerais à Auguste , n'est-il pas vrai ? Et dès ce moment ne deviendrait-elle pas son bien ?

PAULIN.

Oui , mon papa.

M. DE PALMY.

Mais puisque tu ne l'as pas à présent , et qu'ainsi tu ne peux pas la livrer , tu promets à ton frère de la lui remettre au premier moment où tu l'auras , et tu le pries de la regarder déjà comme en sa possession , et de faire pour toi comme s'il l'avait reçue, puisque, sur ta seule promesse, tu veux qu'il te cède réellement son tour de sortir.

PAULIN.

Oui , mon papa ; voilà bien notre marché.

M. DE PALMY.

Il faudrait donc que ton frère regardât ta promesse comme la chose elle-même , et cela ne peut être qu'autant qu'il se tiendrait sûr de ce que tu lui aurais promis. Or je te demande à toi-même s'il peut compter que tu lui donnes aujourd'hui ta toupie, lorsqu'il se souvient que tu refusas hier de lui donner ta pomme ?

PAULIN.

Oui ; mais , mon papa , je promets à présent que je tiendrai ma promesse.

M. DE PALMY.

Et comment veux-tu qu'il devine si tu la tiendras effectivement ? Celui qui est connu pour manquer à sa parole est comme celui qui est connu pour dire des mensonges. On ne croit pas un menteur , même lorsqu'il dit la vérité , parce que l'on ne peut jamais distinguer s'il la dit en ce moment. Et l'on ne se fie pas à la parole de celui qui a pris l'habitude de la rompre , même lorsqu'il serait décidé pour cette fois à la tenir , parce que l'on n'a aucun indice pour reconnaître la sincérité de cette résolution. Or , n'est-ce pas une honte pour un garçon bien né comme toi , Paulin , que l'on ne fasse pas plus de cas de tes paroles , que de celles d'un menteur déclaré ?

PAULIN.

O mon papa ! vous me faites sentir bien vivement ma faute.

M. DE PALMY.

Je suis charmé que tu la reconnais , afin de t'en préserver à l'avenir. Lorsque

tu auras acquis une réputation d'être fidèle à tes engagements , alors on fera pour ta simple promesse ce que l'on ferait pour la chose elle-même , et je me ferai honneur d'être ton père. Mais si tu continues à te faire un jeu de ta parole , on ne voudra plus se fier à tes protestations , même les plus solennelles , et moi je rougirai de te compter au nombre de mes enfans.

PAULIN.

O mon papa ! de quel malheur vous me menacez !

M. DE PALMY.

Il ne tient qu'à toi de le prévenir.

PAULIN.

Oui , c'en est fait , mon papa , ma première promesse est de me corriger ; et je veux vous montrer , en tenant celle-ci , combien je serai désormais fidèle à toutes les autres.

L'UTILE

AVANT L'AGRÉABLE.

MAD. DE VERTEUIL, HENRIETTE,
sa fille aînée.

MAD. DE VERTEUIL.

EH bien ! Henriette, es-tu contente de la promenade que tu viens de faire à la foire, avec ta cousine et ta bonne ?

HENRIETTE.

Oui, maman ; nous avons eu beaucoup de plaisir. Nous avons vu des boutiques fort brillantes, et de très-jolies illuminations. Je ne pourrais jamais vous dire combien il y avait de belles poupées. Ma cousine Lucie ne pouvait se rassasier de les voir. Elle sautait de joie à chaque pas.

MAD. DE VERTEUIL.

Vous avez fait sans doute de belles em-

plettes. Ton papa t'avait donné de l'argent pour avoir bien appris tes leçons. Voyons, qu'est-ce que tu apportes ?

HENRIETTE.

Maman, je n'ai apporté qu'une petite bonbonnière de bergamotte pour ma sœur.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu as donc mieux aimé garder ton argent que de le dépenser ? Ton papa, cependant, ne te l'avait donné que pour en faire usage.

HENRIETTE.

Aussi m'en suis-je servie, ma chère maman. Je n'ai plus rien de reste.

MAD. DE VERTEUIL.

Qu'en as-tu donc fait ?

HENRIETTE.

Je vais vous compter tout cela. Nous étions occupées, ma cousine et moi, à regarder une jolie boutique. Il y avait tout près de nous une pauvre femme. Elle avait un petit garçon sur l'un de ses

bras, et elle tenait une petite fille par la main. O ma chère maman ! ils étaient tous les deux si jolis ! le petit garçon avançait son corps et étendait ses petites mains pour atteindre les joujoux qu'il voyait, puis il pleurait de ne pouvoir les saisir.

Je me suis alors avancée vers sa mère, et je lui ai dit : Eh bien ! la bonne femme, est-ce que vous n'achetez rien pour vos enfans ? Il y a tant de choses qui leur feraient plaisir ! et il me semble qu'ils en auraient bonne envie.

Ah ! ma chère petite demoiselle, m'a-t-elle répondu, comment achèterais-je des joujoux pour mes enfans ? Je serais bien contente d'avoir toujours du pain à leur donner. Je ne suis pas venue ici pour leur faire des présens. C'est ma pauvre Louison qui m'a tant pressée de la mener à la foire, que je n'ai pu la refuser. J'ai pensé que la vue n'en coûtait rien ; et c'était bien le moins que je pusse faire que de leur procurer ce plaisir, puisque je ne suis pas en état de leur en procurer

d'autres. Il faut que je travaille toute la journée pour leur donner de tems en tems un morceau de pain , avec un peu de lait ou une mauvaise soupe à midi , et autant le soir.

Oh ! j'en suis bien fâchée , ai-je dit à la bonne femme. Mais voulez-vous nous permettre de leur acheter quelque chose ? Tenez , voici une poupée que je puis donner à votre fille.

Et moi , a dit Lucie , je puis donner un carrosse ou un tambour au petit garçon.

Les pauvres enfans tressaillaient de joie ; mais leur mère nous a répondu : Ah ! mes braves demoiselles , cela est trop beau pour eux. Puisque vous voulez leur faire du bien ; voyez , voici l'hiver , et mon petit garçon n'a pas de bas aux jambes ; il faut que je les couvre de mon tablier. Pour la pauvre petite Louison , elle n'a plus que cette camisole , qui est près de tomber en lambeaux.

Oh ! s'il ne tient qu'à cela , leur ai-je répliqué , laissez-nous faire. Je me suis

alors adressée au maître de la boutique , et je lui ai demandé s'il pourrait nous vendre des bas et des camisoles.

Il s'est mis à sourire d'un air dédaigneux , et il m'a répondu : Non , mademoiselle , je ne vends pas de ces guenilles. Je vous conseille d'employer mieux votre argent.

Comment donc faire , ai-je dit à Nanette ?

Oh ! n'en soyez pas en peine , m'a-t-elle répondu. Je sais une boutique où nous trouverons tout ce qu'il nous faut.

Allons , Nanette, allons, s'est écrié Lucie.

Et moi, j'ai dit au marchand : Monsieur, s'il nous reste quelque chose , nous acheterons des bonbons et des joujoux ; mais ce ne sera pas des vôtres , puisque vous avez voulu nous détourner de faire du bien à ces pauvres enfans.

Nous avons alors couru vers la boutique où Nanette nous a conduites. Là , nous avons acheté deux paires de bas et une bonne camisole , que nous avons données à la pauvre femme.

Ce n'est pas tout, ai-je dit : à présent avez-vous du pain pour ce soir ?

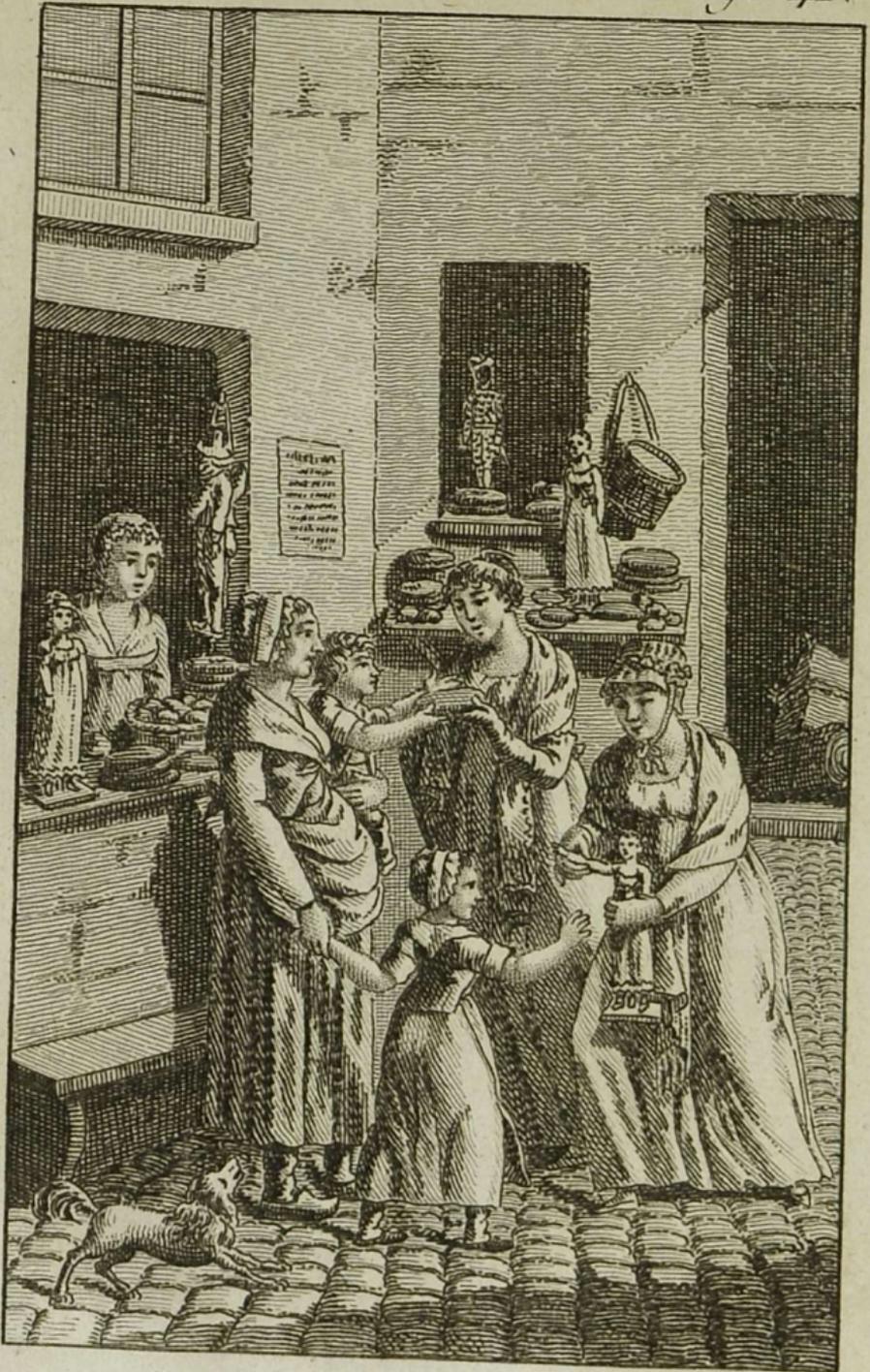
Oh oui ! ma chère demoiselle, m'a-t-elle répondu, j'en ai pour la journée ; mais celui de demain, je ne sais guère où le prendre.

Allons, Nanette, ai-je repris, voyons s'il demeure près d'ici un boulanger. Tiens, voilà de l'argent pour en acheter quelques pains mollets à la pauvre femme.

Oh non ! je vous prie, mademoiselle, a répondu celle-ci, du pain de seigle, si vous le voulez bien : c'est assez bon pour nous, et nous en aurons davantage pour le même argent.

Je sais ce qu'il vous faut, a dit Nanette, et j'y pourvoirai.

Elle est aussitôt allée chez le boulanger, après nous avoir recommandées à la maîtresse de la boutique où nous étions. Elle n'a pas tardé à revenir avec un grand pain sous le bras. Elle l'a donné à la pauvre femme, qui l'a pris dans son tablier, et s'est mise à pleurer. Ah ! maman, nous pleurions aussi, ma cousine Lucie et moi,



l'Utile avant l'Agreable.

et je ne sais guère à quel propos , car nous étions si joyeuses !

Cependant les pauvres enfans regardaient toujours du côté de la première boutique , et ils ne paraissaient pas aussi contens que leur mère.

Lucie s'en est aperçue , et elle m'a dit : Je serais fâchée que les pauvres petits eussent quelque chose à regretter. J'ai encore un peu d'argent de reste , et je leur achèterai un pain d'épice à chacun.

Et moi , ai-je ajouté , je leur achèterai à chacun une petite poupée.

Nous sommes allées à une autre boutique , où j'ai commencé par acheter cette petite bonbonnière pour ma sœur. Puis nous avons donné à chacun des petits enfans son pain d'épice et sa poupée. Oh ! il aurait fallu voir comme ils ont alors paru joyeux. C'était un plaisir de les regarder. La petite fille me mangeait les mains de baisers ; et la bonne femme s'est retirée , après nous avoir donné mille bénédictions.

MAD. DE VERTEUIL.

Je ne te demande pas si tu étais alors bien aise toi-même.

HENRIETTE.

Ah ! maman , nous les avons un peu suivis des yeux. Si vous aviez vu avec quel plaisir les enfans grignotaient leur pain d'épice , et comme ils caressaient leur poupée ! le petit garçon sur-tout ; il bondissait de joie sur les bras de sa mère. J'étais fâchée de ne leur avoir pas acheté une grande quantité de pain d'épice et de joujoux , au lieu de leurs bas et de leur camisole , car ils n'avaient pas l'air de s'en soucier.

MAD. DE VERTEUIL.

Heureusement leur mère a pensé plus prudemment qu'eux et que toi. Car , dis-moi , Henriette , si tu avais bien faim , et que je te donnasse un chariot pour aller courir dans la grande allée , au lieu de te donner quelque chose à manger , serais-tu contente ?

HENRIETTE.

Non , certes , maman. J'aimerais mieux ; pour le moment , un morceau de pain sec , que le plus beau chariot.

MAD. DE VERTEUIL.

Je le crois aussi. Et si , pendant l'hiver ; tu étais obligée de rester dans une chambre sans feu , sans bas aux jambes et sans camisole , et que je te donnasse , au lieu de tout cela , une belle poupée pour jouer ; ne serais-tu pas réduite à pleurer de froid ? et ne donnerais-tu pas ta poupée pour le moindre vêtement qui pourrait te réchauffer ?

HENRIETTE.

Oui , sans doute.

MAD. DE VERTEUIL.

Eh bien ! il en aurait été de même des petits malheureux , lorsqu'ils seraient rentrés dans leur cabane et qu'ils auraient eu bien faim.

HENRIETTE.

Mais , maman , ils auraient alors pu manger leur pain d'épice.

MAD. DE VERTEUIL.

Oui, ma fille ; mais s'ils en avaient mangé assez pour apaiser leur faim, ils en auraient été malades : cela t'aurait fait sûrement de la peine.

HENRIETTE.

Oh ! oui , vraiment.

MAD. DE VERTEUIL.

Et tous les joujoux que tu leur aurais donnés de plus , les auraient-ils garantis du froid pendant l'hiver ?

HENRIETTE.

Hélas ! non , j'en conviens.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu vois donc que leur mère était bien plus avisée , en demandant pour eux du pain , une camisole et des bas. Au reste , ma chère fille , je ne puis m'empêcher de te dire combien je suis satisfaite de l'emploi que tu as fait de ton argent : je ne manquerai pas d'en instruire ton père , qui sûrement t'en aimera davantage , ainsi que moi-même.

HENRIETTE.

Oh ! tant mieux , maman ; c'est ce que je desire le plus.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu t'es privée de ce que tu aurais pu acheter pour toi-même , afin de faire du bien à des malheureux , et pouvoir offrir un petit cadeau à ta sœur : voilà un beau jour de foire pour toi.

LA PROPRIÉTÉ,
OU LE TIEN ET LE MIEN.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, *son fils,*
une petite fille.

ADRIEN.

Voyez, mon papa, les jolies fleurs ; je
vais en cueillir.

M. DE VERTEUIL.

Non, s'il te plaît, Adrien ; ne t'avise
pas d'y toucher.

ADRIEN.

Et pourquoi donc, mon papa, je vous
prie ?

M. DE VERTEUIL.

C'est que ces fleurs ne sont pas à toi ;
elles appartiennent au jardinier qui de-
meure là-bas dans cette petite cabane.

ADRIEN.

O mon papa ! rien que deux ou trois seulement.

M. DE VERTEUIL.

Pas une seule. Ne te souviens-tu pas , mon fils , que tu vins te plaindre l'autre jour de ce que ta sœur avait arraché tes laitues pour semer à la place du réséda ?

ADRIEN.

Eh ! mon papa , n'avais-je pas raison ? J'avais pris tant de peine pour faire venir mes laitues !

M. DE VERTEUIL.

Qu'avais-tu donc fait pour cela ?

ADRIEN.

Vous le savez bien , puisque vous m'avez vu faire mon jardin. C'était un petit coin de terre plein de mauvaises herbes et de cailloux ; j'avais passé trois jours entiers à enlever les racines et les pierres , et à nettoyer la place avec mon rateau. Je l'avais bêchée à plus d'un pied de profondeur ; j'avais mis du fumier dans la

terre ; j'y avais tracé des sillons ; j'y avais ensuite transplanté des laitues que j'allais arroser le soir et le matin. Vous savez avec quel soin j'arrachais les mauvaises herbes qui poussaient ; et lorsque mes laitues grossissaient à vue d'œil , lorsque j'espérais vous en présenter bientôt une salade , voilà ma sœur qui vient les arracher toutes , les unes après les autres , pour mettre à la place du réséda , sous prétexte qu'il a une meilleure odeur. Que dites-vous de sa belle entreprise ?

M. DE VERTEUIL.

Je dis que c'était fort mal de sa part, puisque c'était ton jardin que tu avais pris tant de peine à défricher.

ADRIEN.

Devait-elle me faire perdre ainsi , pour une légère fantaisie , tout le fruit de mes travaux ?

M. DE VERTEUIL.

Non , sans doute ; mais sais-tu bien , mon fils , que le tort que t'a causé ta sœur , en arrachant tes laitues , n'est rien

en comparaison de celui que tu causerais au jardinier , si tu allais arracher ses fleurs.

A D R I E N .

Comment donc , mon papa , je vous prie ?

M. DE VERTEUIL.

C'est que le jardinier a pris encore plus de peine pour entretenir son jardin , que tu n'en avais pris pour défricher le tien.

A D R I E N .

Quelle peine avait-il donc prise , mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Je vais te le dire. L'automne dernier il a nettoyé toutes ses couches ; il a répandu du terreau bien gras , et il y a planté autant d'oignons que tu vois maintenant de gerbes de fleurs. Tu sais bien ces oignons que ta mère a mis dans des carafes sur sa cheminée ?

A D R I E N .

Effectivement , mon papa , ces fleurs
I. 5

sont précisément les mêmes que celles de maman.

M. DE VERTEUIL.

Oui ; mais il en a coûté bien plus de soins au pauvre jardinier pour les faire venir ; je ne t'ai dit encore que la moitié de son travail. Après avoir mis ses oignons dans la terre , il a fallu les recouvrir de fumier pour les garantir du froid , et y établir encore des paillassons qui les défendissent de la gelée : c'est ainsi qu'il a tenu ses couches pendant tout l'hiver. Ensuite , aux approches du printems , lorsque les grands froids ont cessé , il lui a fallu découvrir par degrés ces fleurs , et les arroser avec soin , quand le tems n'a pas été assez humide. Combien de nouvelles peines elles lui ont coûté , jusqu'à ce qu'elles soient devenues aussi grandes que tu les vois ! Maintenant si tu allais en arracher une et moi une autre ; si tous ceux qui en ont envie allaient de même en arracher , toutes les peines de ce brave homme ne seraient-elles pas perdues ? et

n'aurait-il pas un aussi juste sujet de se plaindre de nous , que tu en avais l'autre jour de te plaindre de ta sœur ?

A D R I E N .

Oui , mon papa , cela est vrai , mais que fait cet homme de toutes ces fleurs ? il en a tant et tant ! il ne peut pas les manger , comme nous aurions mangé nos laitues.

M. DE VERTEUIL.

Non , mon ami ; mais il les cueille pour les aller vendre à la ville. Par ce moyen , il se procure de l'argent , et tu sais qu'il en faut avoir pour se loger et pour se nourrir. Plus il sort de fleurs de son jardin , plus il entre d'argent dans sa bourse. Tu comprends cela de toi-même ?

A D R I E N .

Oui , mon papa , je l'entends à merveille. mais Louis , notre jardinier , ne se plaint pas lorsque vous allez cueillir pour nous des fleurs dans le jardin : cependant j'ai vu qu'il prenait bien de la peine à les cultiver. Hier encore , il vint avec sa femme

et tous ses enfans pour enlever les mauvaises herbes, parce que, disait-il, les fleurs en deviendraient plus hautes et plus belles.

M. DE VERTEUIL.

Cela est vrai aussi ; mais veux-tu que je t'en fasse sentir la différence ?

ADRIEN.

Je vous en serais bien obligé, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Si mes affaires me le permettaient, je planterais et je cultiverais moi-même les arbres et les fleurs de mon jardin. C'est une occupation agréable, et qui procure un exercice fort salutaire, lorsqu'on y est accoutumé. Mais le plus souvent je suis occupé d'affaires beaucoup plus importantes. C'est pourquoi j'ai fait venir le jardinier Louis, et lui ai dit : Mon ami, je n'ai pas le temps de faire tout ce qu'il faudrait dans mon jardin pour le tenir en bon rapport. Si vous voulez vous en charger à ma place, et venir faire tous les travaux qui seront nécessaires, je vous

donnerai cent écus par an. Moyennant cette somme que vous aurez pour vos peines, toutes les fleurs et tous les fruits qui viendront dans mon jardin seront à moi. Je le veux bien, monsieur, a répondu Louis ; c'est une affaire arrangée. Depuis cet accord, Louis est venu chaque jour dans mon jardin, pour y faire l'ouvrage nécessaire, pour y planter, semer, ratisser, et tenir tout en bon état. Cependant, en vertu de notre marché, les fruits et les fleurs m'appartiennent au moyen des cent écus que je donne à Louis pour son travail ; mais ni toi, ni moi, ni personne, n'avons rien donné à ce jardinier-ci pour ses soins. Il cultive ce jardin à son profit. Ainsi personne ne peut l'en frustrer, en venant cueillir les fleurs qu'il a fait naître.

ADRIEN.

Oui, mon papa, vous avez raison. Mais si nous lui donnions de l'argent pour avoir de ses fleurs ?

M. DE VERTEUIL.

Alors il nous en cédrerait volontiers.

A D R I E N.

Eh bien ! je vous prie , achetons-lui-en quelques-unes. Il me reste une pièce de six sous que je peux dépenser.

M. DE VERTEUIL.

Tu n'en auras pas beaucoup pour six sous. La saison n'est pas encore bien avancée. Les fleurs sont rares , et par conséquent d'un grand prix. Cependant allons à sa cabane pour lui en parler.

A D R I E N.

Allons , allons , mon papa.

M. DE VERTEUIL, *en marchant.*

Sa porte me paraît bien fermée. Je crains qu'il ne soit sorti. Vas-y frapper. (*Adrien court frapper à la porte. Personne ne répond. Il revient.*)

M. DE VERTEUIL.

Il sera sûrement allé vendre ses fleurs à la ville. Nous lui en achèterons une autre fois.

A D R I E N.

Je suis bien fâché de ne pouvoir pas porter un joli bouquet à maman.

M. DE VERTEUIL.

Puisque tu as cette bonne pensée , je puis te procurer d'autres fleurs qui ne sont pas aussi rares , mais qui ne laissent pas d'être fort jolies.

ADRIEN.

Où donc , mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Là-bas , dans cette bruyère. Nous y trouverons des fleurs sauvages que personne n'a semées ni plantées , mais qui viennent d'elles-mêmes sur d'anciennes tiges , ou qui sont provenues de graines tombées des fleurs de l'année dernière.

ADRIEN.

Oh ! c'est à merveille, mon papa. Voulez-vous bien m'y conduire ?

M. DE VERTEUIL.

Avec grand plaisir , mon cher fils. (*Ils vont dans la bruyère.*)

ADRIEN.

Oh ! voyez-donc , je vous prie , combien de jolies fleurs ! Puis-je les cueillir ?

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon ami, tu le peux sans craindre de faire le moindre tort à personne. (*Adrien se met à cueillir des fleurs.*)

A D R I E N.

O mon papa! voyez combien j'en ai déjà cueilli. Elles ne peuvent plus tenir dans ma main. J'ai peur de les gâter.

M. DE VERTEUIL.

N'as-tu donc rien pour les mettre?

A D R I E N.

Mais, non, je ne sais guère..... Oh! je n'y pensais pas. Mon chapeau sera fort bon.

M. DE VERTEUIL.

Sans doute, le tems est assez doux pour avoir la tête découverte. (*Adrien met dans son chapeau les fleurs qu'il tenait à la main, et continue d'en cueillir.*)

A D R I E N.

O mon papa! voici deux œufs que je trouve dans un panier. Je vais m'en saisir. (*Il pose son chapeau près du panier,*

et court vers son père , avec un œuf dans chaque main.)

M. DE VERTEUIL.

Que fais-tu donc , Adrien ? Ces œufs ne sont pas à toi pour les prendre. Ils appartiennent à quelqu'un , car ils ne sont pas venus d'eux-mêmes dans le panier. (*Une petite fille sort du milieu de la bruyère où elle était cachée, et, voyant les œufs dans la main d'Adrien, elle court au chapeau qu'elle emporte avec les fleurs, en criant*) : Mon petit monsieur , ces œufs sont à moi. Si vous ne voulez pas me les rendre , je ne vous rendrai pas votre chapeau. (*Adrien quitte son père pour courir après la petite fille. Il fait un faux pas, tombe sur les œufs et les casse. Il se relève, et crie à la petite fille*) : Comment donc , petite voleuse ! veux-tu bien me rendre mes fleurs ? J'ai pris la peine de les cueillir. Elles m'appartiennent.

LA PETITE FILLE.

Et moi aussi j'ai pris la peine de chercher ces œufs de vanneau que vous m'a-

vez pris. Ils sont bien à moi. Je veux les ravoir , ou vous n'aurez ni votre chapeau , ni vos fleurs.

ADRIEN.

Comment veux-tu que je te rende tes œufs ? Je viens de les casser sans le vouloir.

LA PETITE FILLE.

Eh bien ! dans ce cas, il faut me les payer ce que je les aurais vendus à la ville.

ADRIEN , *à son père , qui s'est approché dans l'intervalle.*

L'entendez-vous , mon papa ? elle veut garder mes fleurs et mon chapeau.

M. DE VERTEUIL.

Que veux-tu que je te dise , Adrien ? Pourquoi as-tu cassé les œufs ? Elle a pris la peine de les chercher pour les aller vendre ; il n'est pas juste que tu lui fasses perdre sa peine. Dis-moi , ma chère enfant , combien les aurais-tu vendus ?

LA PETITE FILLE.

Trois sous la pièce , monsieur ; c'est le prix courant.

M. DE VERTEUIL, à *Adrien*.

Tu vois, mon fils, que tu as fait tort de six sols à cette petite fille. Il faut que tu lui donnes la pièce que tu voulais donner tout-à-l'heure au jardinier pour avoir un bouquet. (*A la petite fille.*) Ne lui rendras-tu pas, à ce prix, son chapeau et ses fleurs?

LA PETITE FILLE.

Oui bien, monsieur, je ne demande pas mieux.

M. DE VERTEUIL.

En ce cas, vous voilà tous deux hors de procès.

ADRIEN.

Oui, mon papa; mais j'y perds mes six sols.

M. DE VERTEUIL.

Tu le mérites. Pourquoi toucher à ce qui ne t'appartient pas? Tu pouvais cueillir ici des fleurs, parce que ce champ n'appartient à personne en particulier, et que les fleurs y viennent naturelle-

ment , sans que personne ait pris soin de les cultiver ; mais tu devais bien comprendre que les œufs ne se trouvaient pas dans le panier sans que personne les y eût mis ; cette petite fille a couru longtemps dans la bruyère , pour les chercher ; tu n'as pas le droit de t'emparer du fruit de ses peines. Ainsi donc il faut lui rendre son bien ; et , comme tu ne peux pas le rendre en nature , il faut lui en donner la valeur en argent ; cette valeur est justement ta pièce de six sols. Voilà , mon ami , le seul parti qui te reste à prendre ; autrement , la petite fille peut justement retenir tes fleurs et ton chapeau , jusqu'à ce que tu l'aies satisfaite.

A D R I E N .

Oui , mon papa , je sens la justice de votre jugement. Tiens , ma chère amie , voici mes six sols ; ils sont à toi.

LA PETITE FILLE , *en lui rendant son chapeau et ses fleurs.*

Tenez , mon petit Monsieur , voilà aussi ce qui vous appartient.



la Propriété.

M. DE VERTEUIL.

Allons, mon fils, il est temps de nous retirer. Si tu veux m'en croire, tu te garderas désormais de toucher à ce que tu trouveras, sans savoir auparavant s'il n'appartient à personne; tu vois que l'on risque d'y perdre son chapeau ou ses pièces de six sols.

A D R I E N .

Oui, mon papa; c'est une bonne leçon, je vous assure, et me voilà devenu sage pour l'avenir.

LES CHATS.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN,
son fils.

A D R I E N.

MON cher papa, n'est-ce pas une souris que le chat tient entre ses pattes ?

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon fils ; c'est un ennemi dont il vient de nous délivrer. Les souris et les rats font un grand dégât dans une maison, en rongant les tapis et les meubles. Nous ne pourrions guère les attraper nous-mêmes, parce qu'ils sont plus agiles que nous ; et le chat nous rend un grand service en les détruisant.

A D R I E N.

Je crois qu'il ne songe guère à nous lorsqu'il les attrape ; il ne pense qu'au plaisir qu'il aura de les manger.

M. DE VERTEUIL.

Tu as raison. Cependant ce service ne nous est pas moins utile ; le chat est d'ailleurs un joli animal ; il n'est pas aussi caressant que le chien , il est même d'un naturel un peu sauvage ; mais il est assez patient pour rester une heure entière immobile au guet d'une souris , jusqu'à ce qu'il la voye paraître. Il sait aussi se poster toujours avec tant d'avantage , que d'un seul bon il puisse sauter sur son ennemi , et le saisir. N'as-tu jamais vu dans le jardin notre chat se tenir au guet pour attraper des oiseaux ?

A D R I E N.

Oui , mon papa ; mais alors je le chasse et je lui dis : Va-t-en , minet ; je ne veux pas que tu prennes les jolis oiseaux.

M. DE VERTEUIL.

C'est fort bien fait ; le chat n'est au logis que pour prendre les souris et les rats. Les oiseaux ont un si joli ramage

et font tant de plaisir dans un jardin ! Il ne faut pas que les chats les mangent.

A D R I E N .

Et puis , minet n'est pas à plaindre. Je prends moi-même le soin de le bien nourrir.

M. DE VERTEUIL.

En effet , j'ai souvent observé qu'il va s'adresser à toi de préférence , pour avoir quelque chose à manger.

A D R I E N .

O mon papa ! il est si gentil ! et pour son adresse elle est incroyable. Lorsqu'il saute sur une table où il y a des carafes , des bouteilles , des verres et des salières , pourvu qu'on ne lui fasse pas de peur , ou qu'on ne le chasse pas brusquement , il court au milieu de tout cela sans jamais rien casser.

M. DE VERTEUIL.

Il est vrai. Je ne connais point d'animal plus souple. Mais crois-tu que j'ai vu

un chat boire du lait dans un vase où il ne pouvait pas fourrer le museau ?

A D R I E N .

Apparemment qu'il prit le parti de le renverser ?

M. DE VERTEUIL.

Non, non ; il fit encore mieux.

A D R I E N .

Et comment donc, je vous prie ?

M. DE VERTEUIL.

Lorsqu'il vit qu'il ne pouvait pas faire entrer sa tête dans le cou du vase, ni atteindre avec sa langue jusqu'au lait pour le laper, il plongea dans le vase une de ses pattes, qu'il retira aussitôt pour la lécher ; et il continua cet exercice, jusqu'à ce qu'il eût entièrement apaisé sa soif.

A D R I E N .

Si le renard du bon La Fontaine s'était avisé de cet expédient, il aurait bien attrapé la cigogne,

M. DE VERTEUIL.

Oui, tu as raison.

ADRIEN.

Voilà donc, malgré le proverbe, un chat plus fin qu'un renard. Oh ! tenez, mon papa, quand le lait aurait été pour mon déjeuner, j'aurais pardonné un si bon tour à minet, en faveur de son industrie.

LES CHIENS.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN,
son fils.

ADRIEN.

MON papa, pourquoi cet homme jette-t-il, avec son bâton, de la terre à ses moutons ?

M. DE VERTEUIL.

Parce que ses moutons iraient courir dans ce champ de bled, et ne manqueraient pas de le brouter ; c'est pourquoi le maître du troupeau paie cet homme pour garder les moutons dans la prairie. Cet homme, qu'on appelle berger, prend avec une petite pelle de fer qui est attachée à son bâton, des cailloux ou des mottes de terre, et il sait les jeter assez juste pour atteindre le mouton qui s'écarte du troupeau, et l'empêcher d'entrer dans le champ de bled.

ADRIEN.

Il faut qu'il soit bien adroit. Mais , mon papa , voilà un chien qui mord les moutons.

M. DE VERTEUIL.

C'est le chien de ce berger , qui aide son maître à veiller sur le troupeau. Ce chien est si bien dressé , qu'il exécute tous les ordres que le berger lui donne. Si le berger lui commande de pousser en avant les moutons , il court derrière eux en aboyant , ou bien il leur mord doucement les pattes de derrière pour les faire avancer. Lorsque le berger lui commande de retenir les moutons , il court au-devant d'eux en aboyant , et les mord doucement par devant , afin de les empêcher d'aller plus loin. Les moutons connaissent tellement ce chien , qu'ils se mettent à courir aussitôt qu'il approche ; et de cette manière il peut les conduire où veut son maître. Cela n'est-il pas admirable ?

ADRIEN.

Oui vraiment, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Je me souviens d'en avoir vu un qui semblait être encore plus intelligent. Dès que le berger l'appelait, il accourait aussitôt à toutes jambes, et se postait en face pour l'envisager d'un œil attentif. Si le berger lui faisait signe de faire avancer le troupeau, il allait tout de suite le pousser en avant; puis il s'arrêtait, relevait la tête, et regardait fixement dans les yeux du berger, pour lui demander si c'était assez, ou s'il devait conduire les moutons encore plus loin. Il savait aussi distinguer les autres signes de son maître, soit pour arrêter le troupeau, soit pour le pousser ou à droite ou à gauche, tandis que le berger restait couché à son aise sous l'ombrage.

ADRIEN.

C'était bien commode pour ce berger.

M. DE VERTEUIL.

Oui, vraiment. Les bergers doivent beaucoup à l'intelligence de leurs chiens ; et, sans leurs fidèles secours, il serait absolument impossible de garder un grand troupeau. Tu vois que ce berger a au moins une centaine de moutons à conduire ; et, avec l'aide de son chien, il les gouverne à son gré sans le moindre embarras. Mais vois-tu rôder dans la plaine un autre chien qui est blanc, avec de grandes taches brunes ?

A D R I E N.

Oui, mon papa ; quelle espèce de chien est-ce-là ?

M. DE VERTEUIL.

C'est ce qu'on appelle un chien d'arrêt. Te souviens-tu d'avoir goûté quelquefois d'une perdrix.

A D R I E N.

Oui, mon papa ; c'est un fort bon manger.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien ! lorsqu'on veut avoir une per-

drix , on prend un fusil , et , suivi de l'un de ces chiens d'arrêt , on va dans les champs. On laisse courir ce chien autour de soi , pour chercher s'il n'y a point quelque perdrix cachée dans les broussailles , ou sous le chaume. Aussitôt qu'il en aperçoit une , il s'arrête et la regarde fixement. A ce signal , le chasseur s'approche en armant son fusil. La perdrix prend son vol : paf , on la tire. Elle tombe. Le chien court la chercher , et l'apporte à son maître , qui revient au logis et la donne à cuire pour le dîner.

ADRIEN.

Oh ! voyez , mon papa , voilà quatre à cinq grands chiens l'un à côté de l'autre. Que vont-ils faire ?

M. DE VERTEUIL.

Ce sont des chiens courans. Vois-tu qu'ils ont de plus longues pattes que les autres ?

ADRIEN.

Il est vrai.

M. DE VERTEUIL.

Aussi courent – ils beaucoup plus vite. Regarde, en voilà un qui vient de faire lever un lièvre. Le vois-tu ? Vois avec quelle vitesse tous les autres le suivent.

ADRIEN.

Oh ! oui, je le vois. Le lièvre leur fait des crochets, comme j'en fais à mes sœurs lorsqu'elles me poursuivent en jouant. Ah ! le pauvre malheureux ! Ils l'auront bientôt attrapé.

M. DE VERTEUIL.

Je le crains. Il commence à être rendu de fatigue.

ADRIEN.

Oh ! oui ; le voilà déjà investi de toutes parts.

M. DE VERTEUIL.

Il est pris. Vois maintenant comme le plus grand chien le saisit dans sa gueule, et comme il grogne contre les autres chiens, en leur montrant les dents.

ADRIEN.

Et pourquoi donc fait-il cela , mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Parce que les autres chiens voudraient tous avoir le lièvre , qu'ils se battraient entre eux pour l'avoir , et , qu'en se le disputant , ils le mettraient en pièces. Celui qui est le plus fort défend le lièvre contre ses camarades , afin de le porter sans dommage à son maître.

ADRIEN.

Effectivement , il vient de le poser à ses pieds , et voilà le chasseur qui le met dans sa gibecière.

M. DE VERTEUIL.

Veux-tu que je te dise , mon fils , à quoi servent encore les chiens ?

ADRIEN.

Très-volontiers , mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Lorsqu'on met un chien à l'attache

pendant la nuit dans la cour , ou qu'on le laisse rôder en liberté , on peut compter qu'il fera bonne garde ; car aussitôt qu'il voit entrer quelqu'un qui n'est pas de la maison , il se met à aboyer de toutes ses forces , pour avertir de l'arrivée de cet étranger. De cette manière , on peut aller voir qui est cet homme-là , et si ce n'est pas un voleur. Si c'est une personne suspecte , et qu'elle ne veuille pas se retirer , on n'a qu'à mettre le chien à ses trousses ; il aboie contre elle , et la poursuit en cherchant à la mordre. De même , lorsqu'un homme va se promener avec son chien , s'il se présentait quelqu'un pour l'insulter ou lui faire violence , le chien se jeterait à l'instant sur lui , et défendrait son maître au péril même de sa vie. N'est-ce pas un compagnon bien fidèle ?

A D R I E N .

Oh ! oui , mon papa. C'est comme le petit épagneul de ma tante , qu'elle aime tant. Quand il est sur ses genoux , et que ,

pour badiner, on fait semblant de la battre, le petit animal se met en colère, il jappe et cherche à s'élaner pour la défendre. Je crois aussi qu'il mordrait de toute sa force, si ma tante ne le retenait pas.

M. DE VERTEUIL.

Et n'as-tu pas observé, lorsque ta tante a été quelque temps hors de la maison sans son chien, combien il se montre joyeux de son retour, comme il saute sur ses genoux, comme il lèche ses mains, comme il cherche à lui témoigner, par ses transports, à quel point il lui est attaché, et combien il sent de plaisir à la revoir ?

ADRIEN.

Oui, mon papa; et quand il l'a bien caressée, il saute à terre, et se met à courir autour de la chambre en cabriolant; puis il revient encore devant ma tante, s'élanche sur ses genoux, et lui fait mille nouvelles amitiés.

M. DE VERTEUIL.

Les grands chiens ne sont pas moins

attachés à leurs maîtres ; et , quand ils auraient passé des années sans les voir , ils les reconnaîtraient encore , et les aimeraient comme auparavant.

A D R I E N .

Oui , mon papa ; cela me fait souvenir du chien d'Ulysse , qui fut le premier à le reconnaître à son retour.

~~~~~

# LES ÉGARDS

DUS A NOS SERVITEURS.

---

M. DE VERTEUIL, ADRIEN,  
*son fils, une petite fille et sa mère.*

ADRIEN.

VOYEZ, je vous prie, mon papa : voici une pomme de terre sur le chemin ; en voici encore une ; en voilà bien d'autres encore.

M. DE VERTEUIL.

Il est vrai. Qui peut donc les avoir perdues ?

ADRIEN.

Je ne sais. Je ne vois personne autour de nous.

M. DE VERTEUIL.

Ni moi non plus. C'est dommage. Si

nous pouvions rencontrer celui qui les a perdues , nous les ramasserions pour les lui rendre , ou du moins nous pourrions l'avertir qu'elles sont tombées.

ADRIEN.

Elles se perdront ici ; voulez-vous que je les ramasse , mon papa ? nous les emporterons à la cuisine.

M. DE VERTEUIL.

Non , mon ami ; elles ne sont pas à nous. Si leur véritable maître ne vient pas les chercher , il ne manquera pas de passer ici des pauvres gens à qui cette rencontre fera plaisir , et qui les ramasseront pour leur souper.

ADRIEN.

Venez , venez , je vous prie , et regardez de ce côté , mon papa : derrière ce buisson , j'aperçois une petite fille. Oh ! elle pleure , la pauvre enfant ; c'est elle sûrement qui aura perdu les pommes de terre.

M. DE VERTEUIL , *s'avançant vers la petite fille.*

Qu'est-ce donc , ma chère amie , qu'as-tu à pleurer ?

LA PETITE FILLE.

Hélas ! monsieur ; mon maître m'a envoyé ce matin à la ville pour acheter des pommes de terre : tenez , voyez ce sac tout plein. (*Montrant un sac qui est à terre auprès d'elle.*) Mais la charge est trop pesante pour que je puisse la porter ; je suis si lasse , que je ne peux plus faire un pas. Je ne sais guère comment j'arriverai à la maison.

M. DE VERTEUIL.

Qui est donc ton maître , et où demeure-t-il ?

LA PETITE FILLE.

Mon maître s'appelle Bertrand ; il est marchand fruitier. Voyez-vous là-bas , là-bas ces grands arbres ? C'est là qu'il demeure. Il me fait bien gagner les trente sols qu'il me donne par semaine. Ah !

comme il va me battre ! (*Elle se met à pleurer et à sangloter.*)

M. DE VERTEUIL.

Ne pleure pas , ma chère enfant , cela ne sert à rien ; nous allons voir si nous pourrons te tirer d'affaire. Mais , dis-moi , nous avons trouvé tant de pommes de terre sur le chemin. Sont-elles à toi ?

LA PETITE FILLE.

Oui , monsieur.

M. DE VERTEUIL.

Est-ce que tu les aurais jetées ?

LA PETITE FILLE.

Il n'est que trop vrai. Le sac était si pesant ! J'ai jeté un peu de ma charge , pour la rendre plus légère. Hélas ! cela ne m'a pas servi de beaucoup.

M. DE VERTEUIL.

Mais , mon enfant , cela n'est pas bien. Ces pommes de terre n'étaient pas à toi ; elles sont à ton maître , qui a donné son argent pour les avoir , et tu ne devais pas

jeter le bien de ton maître. Va les ramasser , et tu viendras les remettre dans le sac ; nous verrons ensuite , mon fils et moi , de quelle manière nous pourrons te secourir. (*La petite fille se leve en soupirant.* )

ADRIEN.

Mon papa , elle est bien fatiguée. Voulez-vous me permettre de lui aider ?

M. DE VERTEUIL.

Très-volontiers , mon fils : c'est un bon service à lui rendre ; en attendant je resterai près du sac. *Adrien et la petite fille vont ensemble , et ramassent les pommes de terre.*

ADRIEN , revenant le premier.

Mon papa , voici toutes celles qui peuvent tenir dans mon mouchoir , faut-il que je les remette dans le sac ?

M. DE VERTEUIL.

Oui , mon fils. (*La petite fille remet aussi dans le sac les pommes de terre qu'elle rapporte dans son tablier.* )

## LA PETITE FILLE.

Comment ferai-je maintenant pour me charger de tout ce poids ?

ADRIEN.

Oh ! mon papa , si j'avais ici mon chariot , nous pourrions y mettre le sac , et j'aiderais la petite fille à le tirer.

M. DE VERTEUIL.

Ce serait un fort bon moyen ; mais ton chariot est à la maison.

ADRIEN.

Oui , mon papa : voilà ce qui me fâche. (*Il veut prendre le sac.*) Oh ! qu'il est pesant ! Je ne peux seulement pas le soulever.

M. DE VERTEUIL.

Je le crois bien. La petite fille est plus grande que toi , et à peine peut-elle le porter. Mais moi , je puis m'en charger aisément. Je vais le prendre sur mes épaules , et nous irons avec la petite fille.





les égards dus à nos Serviteurs.

## LA PETITE FILLE.

Oh! monsieur, le porter vous-même! vous avez trop de bonté.

M. DE VERTEUIL.

Laissez-moi faire. (*Il prend le sac.*)  
Allons, mon enfant, marche devant nous, et montre-nous le chemin. (*Ils font ensemble quelques pas.*)

LA PETITE FILLE.

Ah! monsieur, je suis perdue! Voici ma mère qui vient; elle va me gronder, et me battre peut-être.

M. DE VERTEUIL.

Non, mon enfant, sois tranquille; je vais tâcher de l'appaiser.

LA MÈRE.

Eh bien! petite fille, qu'est-ce donc? Pourquoi tarder si long-temps à revenir? Ton maître est bien en colère contre toi. Il dit que tu es une paresseuse, et que tu t'amuses à baguenauder. Je vais t'apprendre à perdre ton temps. Où sont les

pommes de terre que tu es allé acheter ?  
Est-ce que tu n'en as pas ?

LA PETITE FILLE.

Pardonnez-moi, ma mère, j'en ai ; et voilà ce brave monsieur.....

LA MÈRE.

Eh bien ! que veux-tu dire ?

M. DE VERTEUIL.

Ma bonne amie, ne grondez pas votre fille. Elle n'est pas coupable. Est-ce un fardeau si lourd qu'il faut donner à porter à un enfant ? Nous l'avons trouvée ici près qui se désolait. Elle était si lasse, qu'elle ne pouvait plus faire un pas. Alors j'ai pris son sac, et je lui ai dit que je le porterais pour elle.

LA MÈRE.

Quoi ! mon cher monsieur, vous avez pu avoir tant de bonte ? (*Elle prend le sac et le charge sur sa tête.*)

M. DE VERTEUIL.

Et pourquoi non, ma bonne amie ?

Ne sommes-nous pas tous dans ce monde pour nous aider les uns les autres ? Aurais-je dû laisser cette petite fille pleurer de douleur, sans lui tendre la main pour la secourir ? Je vous le demande à vous-même, n'aurais-je pas été bien méchant ?

LA MÈRE.

Ah ! monsieur, que je vous ai d'obligations ! Il est bien vrai que son maître est un peu dur, et qu'il demande trop d'un enfant. Ce sac est sûrement trop pesant pour elle. Il n'y a pas de reproche à lui faire. Console-toi, ma pauvre Madelon. Tu ne retourneras plus chez ton maître. Je te placerai chez un autre qui sera plus compatissant. Remercie bien ce brave monsieur, pour t'avoir si bonnement secourue. Tu peux retourner tout droit à la maison. Je vais porter les pommes de terre chez M. Bertrand, et lui dire que tu n'es plus à son service.

M. DE VERTEUIL.

Oui, ma bonne amie, cherchez pour votre fille un maître plus sensible et

plus raisonnable. Ceux qui ne savent pas ménager les gens qui les servent , et qui, sans pitié , leur imposent un travail au-dessus de leurs forces , méritent de s'en voir abandonner.

---

LE VOL.

---

MAD. DE LIMEUIL, MAXIMIN, *son*  
*fil*s, MINETTE, *sa nièce*.

MINETTE, *en entrant*.

BONJOUR, ma chère tante. Bonjour,  
Maximin.

MAXIMIN, *froidement*.

Bon jour, ma cousine.

MINETTE.

Oh ! les jolies choses que tu as là,  
mon cousin ! Veux-tu que je joue avec  
toi ?

MAXIMIN.

Non, je te remercie. (*Il ramasse  
avec un air d'inquiétude tous ses jou-  
joux.*)

MINETTE.

Oh ! mon cher Maximin , je te prie , laisse-les-moi regarder. Nous nous amuserons bien joliment ensemble.

MAXIMIN.

Non , Minette ; j'en suis fâché , mais cela ne se peut pas. (*Il met tous ses joujoux dans un tiroir , le ferme avec précaution , et se tient debout devant la commode , en regardant Minette d'un œil soupçonneux.*)

MINETTE.

Eh bien ! mon cousin , pourquoi ne veux-tu pas me laisser jouer avec toi ? cela n'est pas joli , au moins. N'est-ce pas , ma tante ? Oh ! dites-lui , je vous prie , de me laisser voir un moment ses joujoux.

MAD. DE LIMEUIL.

Ecoute donc , ma chère nièce , Maximin n'a pas si grand tort de ne vouloir pas te laisser jouer avec lui. Tu lui pris hier sa petite clochette.

MINETTE , *avec embarras.*

Moi , ma tante ?

MAD. DE LIMEUIL.

Oui , oui ; je sais que tu l'as prise sans qu'il s'en aperçût. Je le sais , que tu l'emportas chez toi. Et ce matin , au lieu de la lui rendre lorsqu'il te l'a envoyé demander , tu as répondu au domestique que tu ne savais ce qu'il voulait dire.

MINETTE , *en rougissant.*

Ma chère tante , je vous demande bien excuse. Je ne le ferai plus ; et demain , sans plus tarder , je rapporterai la clochette.

MAD. DE LIMEUIL.

Je te le conseille , Minette , autrement , je le dirai à ta maman , et tu seras sévèrement punie. C'est une chose épouvantable de prendre ce qui ne nous appartient pas. Sais-tu que c'est-là proprement ce qu'on appelle voler ? ce qui est un des vices les plus honteux.

## MINETTE.

Ah ! ma chère tante , combien vous me faites rougir !

## MAD. DE LIMEUIL.

Il te sied bien , à présent , d'être étonnée de ce que mon fils ne veut plus faire société avec toi. N'est-ce pas ta faute ? Tu peux en juger toi-même. Lorsque ta cousine Adélaïde vient me voir , Maximin est tout joyeux. Il court à sa rencontre , il l'embrasse , il lui prête tous les joujoux qu'elle veut avoir , et ils jouent ensemble toute la soirée , tranquilles et contents. Maximin sait qu'Adélaïde est une petite fille bien née , qui rougirait d'emporter furtivement la moindre chose de chez un autre. Il n'en est pas de même lorsque tu viens ici. Mon fils est triste de te voir arriver. Tous ses plaisirs sont aussitôt interrompus , parce qu'il se défie de toi , et qu'il a peur que , sous prétexte de vouloir jouer avec lui , tu ne détournes ses joujoux pour les emporter.

MINETTE.

Mais , ma chère tante...

MAD. DE LIMEUIL.

Que pourrais-tu dire ? Réponds-moi seulement. Te souviens-tu du jour où Cécile te déroba les habits de ta poupée ?

MINETTE.

Hélas ! oui , je me le rappelle. Elle me les prit , parce que sa poupée , disait-elle , avait perdu les siens.

MAD. DE LIMEUIL.

En vérité , voilà une belle raison. Et comment fis-tu les autres jours lorsqu'elle venait jouer avec toi ?

MINETTE.

J'avais bien soin qu'elle ne touchât pas à mes affaires. Aussitôt que je la voyais manier la moindre chose , je la lui retirais bien vite des mains , ou je la suivais continuellement des yeux aussi long-temps qu'elle la tenait.

MAD. DE LIMEUIL.

Et , dis-moi , trouvais-tu quelque plaisir à jouer , avec la crainte de voir disparaître quelqu'un de tes joujoux ? Pouvais-tu avoir un moment de repos , pendant tout le temps que Cécile était , dans ta chambre ?

MINETTE.

Non , certes , ma tante , il faut l'avouer. Je mourais d'inquiétude et d'ennui durant sa visite ; et je ne me sentais à mon aise que lorsqu'elle s'en était allée.

MAD. DE LIMEUIL.

Eh bien ! Minette , je te le demande , n'en doit-il pas être de même pour Maximin ? Ne doit-il pas être aussi inquiet sur ton compte que tu l'étais sur celui de Cécile ? Ne doit-il pas se trouver mal à son aise avec toi , et désirer que tu te retires ? Tu as vu comme à ton arrivée il s'est empressé de serrer tous ses joujoux. Tu vois maintenant combien il s'ennuie de rester debout en sentinelle

devant sa commode , sans oser s'en écarter d'un seul pas , de peur que tu ne profites de ce moment pour lui emporter encore quelque chose. Cela est-il bien amusant pour lui ?

MINETTE.

Non , ma tante , j'en conviens.

MAD. DE LIMEUIL.

Et si tes amies viennent jamais à savoir que tu dérobes , ce qui ne peut manquer d'arriver un jour , ne feront-elles pas toutes comme Maximin ? En quelque endroit que tu ailles , chacun aura soin de serrer toutes ses affaires , de veiller continuellement sur toi , pour voir si tu n'emportes rien. Personne ne pourra te souffrir dans sa société. Tous les plaisirs cesseront à ton arrivée. Tu seras obligée de rester seule dans un coin , et de sécher d'ennui. Mais le plus fâcheux encore , c'est que personne n'aura d'estime ni d'amitié pour toi , et que l'on te montrera au doigt dans la rue comme une voleuse.

MINETTE.

Oh ! ma chère tante , cela ne m'arrivera plus de la vie , je vous assure , et me voilà entièrement corrigée.

MAD. DE LIMEUIL.

Fais-y bien attention à l'avenir. Pour cette fois , je ne le dirai pas à ta maman , et je recommanderai à Maximin de n'en parler à aucun de ses camarades.

MINETTE.

Oh ! oui, mon petit cousin , je t'en prie, ne le dis à personne. Je te rendrai ta clochette , et je te donnerai encore une jolie bourse pour serrer ton argent.

MAXIMIN.

Non , non , je ne veux pas de ta bourse. Rends-moi seulement ma clochette.

MAD. DE LIMEUIL.

Sois tranquille , Minette. Maximin te gardera le secret , dans l'espérance que tu ne manqueras pas de te corriger. Mais s'il

acceptait la bourse que tu lui offres pour acheter son silence , ce serait alors comme s'il était de moitié de ta faute , et je ne l'estimerais plus. C'est pourquoi je lui sais bon gré de t'avoir refusée. Mais , je te le répète encore , prends bien garde de ne plus te rendre coupable. Si cela t'arrivait une seule fois , je ne pourrais m'empêcher d'en avvertir ta maman , et de l'engager même à te punir avec la plus grande rigueur ; car je ne voudrais , pour rien au monde , avoir une voleuse dans ma famille. Pour toi , Maximin , tu n'as plus rien à craindre maintenant de Minette , et tu peux jouer avec elle en toute sûreté.

## MAXIMIN.

Allons , maman ; je le veux bien sur votre parole. Je ne me défie plus de ma cousine , si elle a autant de peur de vous déplaire que j'en aurais à sa place.

---

# LE TRAVAIL.

---

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, *son fils.*

A D R I E N.

R E G A R D E Z, mon papa, je vous prie : voilà un bien joli petit enfant que cette femme a dans ses bras. Il ressemble à mon petit frère Alexandre.

M. D E V E R T E U I L.

Il est fort joli, vraiment. Vois aussi cette petite fille qui est assise auprès de sa mère. Elle a les plus jolies couleurs du monde.

A D R I E N.

Oui, mon papa, comme Pauline.

M. D E V E R T E U I L.

En voilà un autre dans un coin. C'est l'aîné, sans doute. Il travaille avec tant

d'ardeur , qu'il ne se détourne pas seulement pour nous regarder.

ADRIEN.

C'est une bonne leçon qu'il me donne.

M. DE VERTEUIL.

Cette femme devrait être bien contente d'avoir de si beaux enfans , et cependant elle a l'air triste.

ADRIEN.

Mon papa , je crois qu'elle pleure.

M. DE VERTEUIL.

Elle pleure, en effet. Il faut lui demander ce qu'elle a.

ADRIEN.

Oui , oui ; nous saurons peut-être la tirer de peine.

M. DE VERTEUIL , *en s'avançant vers la pauvre femme.*

Bon jour , ma bonne femme. Vous avez là de bien jolis enfans.

LA PAUVRE FEMME , *en poussant un soupir , et en pressant son fils contre son sein.*

Oh ! monsieur , je les aime bien aussi.  
( *Elle essuie ses larmes qui recommencent à couler.* )

M. DE VERTEUIL.

D'où vient donc que vous êtes si triste ?

LA PAUVRE FEMME.

Hélas ! monsieur , ces pauvres enfans ont crié toute la journée pour avoir du pain ; et je n'en ai pas un morceau à leur donner. Mon mari est malade depuis trois mois. J'ai dépensé pour lui tout ce que j'avais. Il m'a fallu vendre tous mes meubles l'un après l'autre. Mon mari ne peut pas bouger de son lit , et je suis avec ces deux enfans sur les bras. Celui-ci , qui travaille à filer au rouet , est un brave garçon. Il fait de son mieux pour nous gagner quelque chose. Mais que peut-on faire à son âge ? Il est trop petit ; il n'a encore que six ans. ( *Le petit garçon essuie ses yeux du revers de sa main , et se remet au travail avec une nouvelle ardeur.* ) La





le Travail.

saison rigoureuse est prête à venir au milieu de ces embarras. Oh ! combien j'aurai à souffrir tout le long de l'hiver avec mon mari et mes enfans ! (*Elle laisse tomber sa tête sur son fils qu'elle presse contre son sein , et commence à sangloter.*)

A D R I E N .

Oh , mon papa ! la pauvre femme , que je la plains ! Maman m'a donné vingt-quatre sols pour les employer comme je voudrais. Me permettez-vous de les donner à cette malheureuse famille ?

M. DE VERTEUIL.

Très-volontiers , mon ami.

A D R I E N , *sautant de joie.*

O mon papa , que je vous remercie ! (*Il fouille précipitamment dans sa poche.*) Tenez , ma bonne amie , prenez ces vingt-quatre sols. Achetez-en du pain , et donnez à vos enfans de quoi manger.

LE PETIT GARÇON , *quittant son rouet , et courant baiser la main d'Adrien.*

Oh ! grand merci , mon cher petit

monsieur, nous avons tant de faim ! Mon père et ma mère sont si à plaindre ! ( *Il retourne aussitôt à son ouvrage.* )

ADRIEN, *les larmes aux yeux.*

Ah ! mon papa, je n'ai rien de plus. Mais vous, n'auriez-vous pas quelque chose pour ce pauvre enfant ?

M. DE VERTEUIL.

Tu m'as donné un trop bon exemple, mon fils, pour que je ne m'empresse pas de le suivre. ( *Au petit garçon.* ) Viens, mon cher ami ; tu es un brave enfant, de travailler avec tant d'ardeur pour soulager ton père et ta mère Sois toujours aussi laborieux, et tu ne manqueras pas de trouver d'honnêtes gens qui te donneront des secours. On aime les enfans diligens : mais pour les enfans paresseux, on n'en prend aucune pitié. Tiens, voilà un écu. Donne-le à ta mère, qui vous en achètera du pain. Toutes les semaines nous viendrons vous voir.

LA PAUVRE FEMME.

Je vous remercie mille et mille fois,

mon digne monsieur. Je suis maintenant en état de donner à mon mari quelque chose qui le fortifie.

M. DE VERTEUIL.

Mais, dites-moi, ma bonne amie, avez-vous un bon médecin pour le malade ?

LA PAUVRE FEMME.

Oui, monsieur, graces au ciel, j'ai à présent un très-bon médecin. Il demeure là vis à-vis. C'est un bien digne homme. Depuis trois semaines, il vient tous les jours voir mon mari. Je peux dire qu'il en prend soin comme si c'était un grand seigneur. Il ne peut rien faire de plus.

M. DE VERTEUIL.

Je suis charmé de ce que vous me dites. Un médecin charitable est l'homme le plus utile pour les pauvres. Il peut faire beaucoup de bien autour de lui, sans qu'il lui en coûte. Mais les remèdes, comment les avez-vous ?

LA PAUVRE FEMME.

Ce brave homme nous les donne aussi pour rien.

M. DE VERTEUIL.

Vous m'inspirez une grande estime pour ses vertus.

LA PAUVRE FEMME.

C'est bien dommage qu'il n'ait pas vu mon mari dans le commencement de sa maladie , il l'aurait déjà guéri. Mais il n'y a qu'un mois qu'il est venu loger dans notre voisinage , et ce n'est que par hasard que je l'ai connu.

M. DE VERTEUIL.

Vous n'avez qu'à bien exécuter ce qu'il vous ordonnera. Dans la saison où nous sommes , la santé est quelquefois longtemps à revenir. Il faut avoir du courage et de la patience.

LA PAUVRE FEMME.

Ah ! monsieur, j'espère que je n'en manquerai pas. Depuis que je me connais , je suis accoutumée à attendre et à souffrir.

M. DE VERTEUIL.

Je suis enchanté de vous voir si bien

résignée. Je vous souhaite de tout mon cœur un état plus heureux. Nous reviendrons bientôt vous faire notre visite.

## LA PAUVRE FEMME.

Vous me trouverez toujours bien reconnaissante de votre bonté. (*A la petite fille qui est assise auprès d'elle.*) (Lève-toi, Jeannette ; va baiser la main à ces bons messieurs.)

ADRIEN , *embrassant Jeannette.*

Adieu , ma petite amie ; adieu , mes enfans ; adieu , ma bonne femme. (*Il sort avec son père.*)

## M. DE VERTEUIL.

Adrien , que dis-tu de ces pauvres malheureux ?

## ADRIEN.

Je suis bien aise que vous leur ayez aussi donné quelque chose pour les consoler.

## M. DE VERTEUIL.

Quand les pauvres veulent travailler , et qu'ils ne le peuvent pas , soit par ma-

ladie, soit faute d'ouvrage, il est de notre devoir de les secourir autant que nous le pouvons. Mais lorsqu'ils sont paresseux, c'est leur faute s'ils souffrent. Ils ne méritent aucune pitié; il faut les laisser pâtir, jusqu'à ce que la misère leur ait donné une bonne leçon. Autrement ils n'en deviennent que plus fainéans, et ils finissent par devenir des scélérats. Mais ce petit garçon qui travaillait au rouet, c'est un brave enfant. As-tu remarqué comme il paraissait propre sur ses habits ?

A D R I E N . .

Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Les enfans doux et diligens ont ordinairement de la propreté. Mais les enfans opiniâtres et paresseux sont toujours en désordre. Tu vois combien celui-ci m'a intéressé. Sois donc, à son exemple, patient, laborieux et appliqué, tu verras tout le monde s'intéresser en ta faveur.

ADRIEN.

Mais , mon papa , est-ce qu'il me faut apprendre à filer au rouet comme ce petit garçon ?

M. DE VERTEUIL.

Tous les hommes ne sont pas destinés aux mêmes travaux : je t'en expliquerai un jour la raison , lorsque tu seras en état de la comprendre. Il suffit à présent que tu t'occupes avec ardeur de ce que je crois nécessaire pour ton instruction ; elle fera un jour le bonheur de ta vie. En attendant, tu auras le plaisir de m'entendre dire de toi comme la pauvre femme disait tout-à-l'heure de son fils : C'est un brave enfant , il fait tout ce qu'il peut pour remplir ses devoirs ; et alors ne seras-tu pas bien joyeux ?

ADRIEN.

Oui , mon papa , puisque vous devez m'en aimer d'avantage.

---

LE DANGER

DE CRIER POUR RIEN.

---

MAD. DE VERTEUIL, PAULINE,  
*sa fille.*

MAD. DE VERTEUIL.

QU'EST-CE donc, Pauline ? Pourquoi pleurer si fort ?

PAULINE, *en sanglotant.*

Oh ! maman, j'ai voulu prendre un verre d'eau sur la table, je me suis heurté le bras contre cette table, et il m'est tombé de l'eau froide sur le cou.

MAD. DE VERTEUIL, *d'un ton ironique.*

Est-il bien possible !

PAULINE.

Oui, maman, je vous assure.

MAD. DE VERTEUIL.

Voilà un terrible malheur ! En vérité , cela vaut bien la peine de tant crier. N'as-tu pas honte d'être encore si enfant ? Sais-tu d'ailleurs que tu peux te faire infiniment de tort en criant ainsi ?

PAULINE.

Eh ! quel tort puis-je donc me faire , maman ?

MAD. DE VERTEUIL.

Je vais te le dire. Lorsqu'un enfant pousse des cris , il est tout naturel de croire qu'il s'est fait beaucoup de mal , ou qu'il est dans quelque danger ; alors on s'empresse de courir à son secours. Mais si tu prends l'habitude de crier sans sujet , et que l'on vienne à s'apercevoir que le plus souvent on prend une peine inutile à courir auprès de toi pour te secourir , on se dira à la fin : nous aurions de l'occupation toute la journée , si nous avions la bonté de courir toutes les fois que Pauline prend la fantaisie de crier. C'est pourquoi l'on ne viendra

jamais à tes cris , parce que l'on pensera toujours que c'est pour une bagatelle que tu fais un pareil vacarme , et alors il faudra que tu restes sans secours.

PAULINE.

Mais , maman , si j'en avais réellement besoin ?

MAD. DE VERTEUIL.

Et comment veux-tu qu'on le devine ? Dix fois par jour , c'est pour rien que tu cries ; comment veux-tu que la onzième fois on puisse justement savoir que c'est alors tout de bon , et que tu as vraiment besoin d'être secourue ; tu dois , par conséquent , bien compter que l'on ne fera plus la moindre attention à tes cris , aussi long-temps que tu garderas la mauvaise habitude de crier pour une bagatelle. Il en est tout autrement de ton frère. On sait fort bien qu'il ne crie jamais que lorsqu'il faut qu'on aille absolument auprès de lui. Et de cette manière , lorsqu'il crie , c'est une marque qu'il a véritablement besoin de secours.

Mais, pour toi, ma fille, on ne doit point s'embarrasser de tes cris. On ne sait jamais ce que cela signifie, si c'est pour une bagatelle, ou pour quelque chose d'essentiel.

PAULINE.

Il est vrai, maman; vous m'en faites bien sentir la raison.

MAD. DE VERTEUIL.

Veux-tu que je te raconte ce qui est arrivé une fois à un petit garçon qui criait toujours pour rien, et qui faisait même encore pis que tu ne fais?

PAULINE.

Oh! voyons, je vous prie, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Ce petit étourdi se faisait un vilain plaisir de donner aux autres des inquiétudes par ses plaintes. A la moindre aventure, il se mettait à pousser des cris perçans, comme s'il lui était arrivé du mal; et puis, lorsqu'on arrivait près de lui, on voyait que c'était pour une bagatelle à-peu-près comme ton verre d'eau. Il criait

même souvent sans aucun sujet, seulement pour donner des alarmes aux domestiques, les faire accourir à ses côtés, et se moquer d'eux. Tantôt il courait précipitamment sur l'escalier, et faisait tout-à coup avec les pieds un grand bruit, comme s'il fût tombé, et qu'il eût roulé du haut en bas, tandis qu'il n'avait fait que se coucher doucement à terre. Tantôt il frappait un grand coup sur la table, après s'être barbouillé le visage de jus de cerises, pour avoir l'air de s'être fait un grand trou à la tête et d'être tout en sang. Dans le commencement, on ne manquait pas d'accourir aussitôt à ses cris. Mais lorsqu'on y eut été trompé un certain nombre de fois, on le laissait frapper des pieds, se rouler, pousser des cris autant qu'il le voulait, sans se déranger pour cela. Enfin, un jour il arriva qu'il se mit en tête de grimper sur une échelle; l'échelon sur lequel il mettait le pied se rompit, en sorte qu'il tomba du haut en bas, et se disloqua entièrement une jambe. Alors, comme tu le

comprends bien , il se mit à crier de toutes ses forces ; mais on n'y fit pas plus d'attention qu'à l'ordinaire , parce que l'on ne savait pas que cette fois-ci c'était sérieusement. Il fut donc obligé de rester à terre , parce que , sa jambe étant démise , il ne pouvait pas se lever , et il souffrait des douleurs très-aiguës. Enfin , par hasard , il vint auprès de lui un domestique. Celui-ci vit tout de suite à sa mine que ce n'était pas pour rien qu'il criait cette fois. Il le prit aussitôt dans ses bras , le porta sur son lit , et alla lui chercher un chirurgien. Mais , comme il était resté long-temps sans secours , sa jambe s'était considérablement enflée , et il souffrit infiniment plus qu'il n'aurait souffert , si l'on était allé tout de suite à son secours. Il ne fut même plus possible de redresser sa jambe , en sorte qu'il resta estropié toute sa vie. Par ce malheur , il se déshabitua de sa mauvaise coutume ; mais un peu trop tard , comme tu le vois.

PAULINE.

C'était payer un peu cher sa faute.

MAD. DE VERTEUIL.

Fais-y donc bien attention, Pauline, et profite de l'exemple de ce petit malheureux, avant qu'il t'en arrive autant qu'à lui. Je sais bien que tu ne cries pas pour nous inquiéter ou nous faire peur ; mais ton enfantillage aurait d'aussi mauvaises suites que sa tromperie. On ne peut pas plus savoir de toi que de lui, si tu cries pour une bagatelle, ou si c'est vraiment parce que tu as besoin de secours ; et, par conséquent, on te laisserait, ainsi que lui, sans assistance. Comme on aurait été trompé plus d'une fois à tes cris, on y ferait aussi peu d'attention qu'au discours d'un enfant qui se serait accoutumé à mentir, et de la parole duquel on ne fait aucun cas, même lorsqu'il dit la vérité, parce que l'on ne peut plus savoir s'il l'a dit en effet. Apprends donc à souffrir patiemment, et sans crier, de petits accidens, pour que tu puisses toujours avoir

du secours , lorsque tu en auras véritablement besoin.

PAULINE.

Oui , maman ; je vous remercie de votre histoire ; me voilà toute corrigée , et je ne crierai plus que dans les grandes occasions.

---

# LA CONSCIENCE.

---

MAD. DE VERTEUIL, PAULINE,  
*sa fille.*

MAD. DE VERTEUIL.

**P**AULINE, lorsqu'en jouant avec ton frère, qui est plus petit et plus faible que toi, il t'arrive de lui prendre quelque chose de force, ou de le battre, en un mot de lui causer du chagrin, ne sens-tu pas en toi-même que c'est fort mal fait; et n'as-tu pas bientôt du regret de t'être comportée de cette indigne manière ?

PAULINE.

Oui, maman, je l'avoue; je ne suis plus aussi joyeuse qu'auparavant, et je me veux du mal d'avoir été si méchante.

MAD. DE VERTEUIL.

Et si, dans un mouvement de dépit

contre lui , tu entras dans sa chambre quand il n'y serait pas , et que , pour lui faire de la peine , tu jettasses dans le feu les joujoux dont il s'amuse , ne sentirais-tu pas bientôt une inquiétude secrète , comme si tu avais peur de quelqu'un , quand même tu aurais été seule lorsque tu aurais fait ton coup , et que , par conséquent , tu n'eusses aucune punition à craindre ?

PAULINE.

Ah ! maman , vous avez raison.

MAD. DE VERTEUIL.

Il semblerait, à la vivacité de ta réponse, que tu aurais fait quelque chose de ce genre.

PAULINE.

Eh bien ! maman , vous devinez encore. Je vais vous conter ma malice. Hier au soir , Henriette ne voulut pas me prêter le mouchoir de sa poupée pour habiller la mienne. J'étais dans une grande colère , et cependant je ne dis mot. Mais ,

lorsque ma sœur fut sortie de la chambre, j'allai prendre le mouchoir, et je le jettai dans la rue, en disant : voilà, mademoiselle, ce que vous y gagnez. Vous n'avez pas voulu que j'eusse votre mouchoir, vous ne l'aurez pas non plus ; et votre poupée s'en passera comme la mienne.

MAD. DE VERTEUIL.

Je ne veux point te gronder, Pauline, puisque tu m'as fait librement l'aveu de ta faute, et que tu me parais en avoir un vif repentir.

PAULINE.

Oh ! oui, maman, je ne saurais vous dire combien j'en suis fâchée à présent. Mais ce n'est pas tout : je veux m'en punir, et je donnerai à ma sœur le plus beau mouchoir de ma poupée.

MAD. DE VERTEUIL.

Ce sera très-bien fait, et le plutôt sera le mieux. Je suis fort aise que tu aies pensé cela de toi-même. Lorsqu'on a fait

tort à quelqu'un , il faut toujours le réparer aussi promptement qu'il est possible. Mais revenons. Tu as déjà éprouvé que l'on ressent du chagrin toutes les fois que l'on a fait du mal , même lorsque personne n'en a été témoin , et qu'ainsi l'on n'a aucun sujet de craindre d'en être puni. Personne ne pouvait savoir que tu eusses jeté dans la rue le mouchoir de ta sœur , et cependant tu as été fâchée de l'avoir fait.

PAULINE.

Ah ! si je l'ai été , maman !

MAD. DE VERTEUIL.

Mais au contraire , lorsque de ton propre mouvement tu fais pour ta sœur quelque chose qui lui cause beaucoup de plaisir ; lorsqu'en voyant ton petit frère courir quelque danger , tu cesses aussitôt de jouer pour voler à son secours ; quand tu rencontres dans la rue un pauvre vieillard qui meurt de faim , et que tu lui donnes la moitié de ton déjeuner , ne sens-tu pas en toi-même que tu as bien

fait , et n'es-tu pas joyeuse d'avoir agi de cette manière ?

PAULINE.

Oui , certes , maman , c'est un grand plaisir.

MAD. DE VERTEUIL.

Et ne goûtes-tu pas ce plaisir , quoiqu'il n'y ait personne pour te dire que tu t'es bien comportée ?

PAULINE.

Oui , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu sentais donc en toi-même qu'il était bien d'agir ainsi , et que c'était ton devoir. En sorte , par exemple , que si tu avais mieux aimé continuer de te divertir que de courir au secours de ton frère , j'aurais eu raison de te gronder et de te dire : Comment , Pauline , vous pouviez empêcher votre frère de se blesser , et vous ne l'avez pas fait ! C'est bien mal à vous.

PAULINE.

Oui , maman ; je sens en moi quelque

chose qui me dit que je mériterais vos reproches.

MAD. DE VERTEUIL.

Eh bien ! ma chère Pauline , ce sentiment de chagrin et de repentir sur le mal que nous avons fait ; ce sentiment de satisfaction et de joie sur le bien que nous faisons , la persuasion où nous sommes qu'il est de notre devoir de nous abstenir de l'un et de pratiquer l'autre , c'est ce qu'on appelle conscience. Et ces sentimens , cette conscience , Dieu nous les a donnés à tous dans notre cœur , afin que , dans chaque occasion , nous puissions savoir ce que nous devons faire , et ce qu'il nous faut éviter.

PAULINE.

Ah ! maman , si vous vouliez me servir de conscience , je serais bien plus sûre , après vous avoir demandé votre avis , du parti que j'aurais à prendre.

MAD. DE VERTEUIL.

Je me ferai toujours un devoir de t'aider de mes conseils ; mais je ne suis pas

avec toi à tous les momens du jour. D'ailleurs, il faut que tu apprennes de bonne heure à consulter tes propres sentimens pour régler ta conduite.

PAULINE.

Oh ! je vous promets bien de ne rien faire d'essentiel sans les écouter.

MAD. DE VERTEUIL.

Oui, ma chère fille, lorsque tu voudras faire quelque chose, et que tu sentiras en toi-même que cela serait mal, et que tu en aurais du regret, ne le fais jamais, quelque envie que tu en aies dans le moment. Pour satisfaire un instant ta fantaisie, tu aurais sur le cœur de la tristesse pendant plusieurs heures, pendant plusieurs jours, et même, si la chose était grave, pendant des années entières. Tu l'as déjà éprouvé au sujet du mouchoir de la poupée d'Henriette. Au moment où tu l'as jeté dans la rue, tu as goûté peut-être quelque plaisir à contenter ton dépit ; mais combien de fois ensuite n'as-tu pas senti de la honte en te rappelant cette vilaine action ?

PAULINE.

Cela m'a empêché de dormir toute la nuit.

MAD. DE VERTEUIL.

Ainsi les sentimens de confusion et de tristesse que tu as eus à cette occasion , sont bien plus nombreux que ceux que tu as goûtés à remplir ta vengeance ?

PAULINE.

Oh ! maman , il n'y a pas de comparaison.

MAD. DE VERTEUIL.

Je vais te citer un autre exemple. Supposons qu'un petit garçon eût une forte envie de jouer avec un cheval de bois , et que , n'en ayant pas un à lui , et ne voyant pas d'autre manière de s'en procurer , il allât dérober celui de l'un de ses camarades , alors il aurait bien un cheval avec lequel il pourrait jouer , et cependant en serait-il plus heureux pour cela ?

PAULINE.

Mais , maman , au moins serait-il bien joyeux d'avoir un joli cheval.

MAD. DE VERTEUIL.

Oui , au premier instant peut-être. Mais voyons ensuite ce qui en arriverait : si la chose venait à être découverte , tu sens à merveille qu'il n'aurait pas longtemps à jouir de son cheval , et qu'il paierait cher la jouissance qu'il en aurait eue.

PAULINE.

Il est bien vrai , maman ; mais si personne n'en savait rien ?

MAD. DE VERTEUIL.

Il le saurait toujours , lui ; et il ne pourrait se le pardonner à lui-même. Il ne prendrait jamais ce cheval pour jouer , qu'il ne lui vînt aussitôt dans la pensée : c'est un vol que j'ai fait. Si mes camarades venaient à l'apprendre , ils me regarderaient avec mépris , et ils ne voudraient plus me souffrir dans leur compagnie , parce que je suis un voleur ; et quoique personne n'en soit instruit , je n'en suis pas moins méprisable à mes propres yeux. Au milieu de ces tristes

pensées , crois-tu qu'un petit garçon puisse avoir bien du plaisir à jouer avec un cheval de bois ?

PAULINE.

Non , je ne le crois pas , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Et puis , dans quels tourmens continuels ne serait-il pas obligé de vivre , par la crainte d'être découvert , et de voir punir son indignité ! Il n'oserait jouer avec son cheval que lorsqu'il serait seul ; et , au moindre bruit qui se ferait entendre , il irait le cacher dans un coin , et se cacher lui-même. Pèse bien tout cela , et dis-moi ensuite si , dans le fait , ce cheval ne lui donnerait pas encore plus de peine que de plaisir ?

PAULINE.

Oh ! il n'y a pas de doute , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu vois , par tout ce que nous venons de dire , ma chère Pauline , que Dieu , qui nous aime comme ses enfans , et qui

sait que nous ne pouvons être heureux qu'en faisant le bien , a mis dans nos cœurs un sentiment que nous ne pouvons étouffer , et qui nous détourne de faire le mal pour nous empêcher d'être malheureux. Il a même fait davantage. Il a voulu que ce qui se passe alors au-dedans de nous-mêmes se découvrit aux regards des autres , pour servir encore à nous retenir.

PAULINE.

Et comment cela se découvre-t-il , maman ?

MAD. DE VERTEUIL.

Tu peux en voir un exemple dans les enfans qui disent un mensonge. Sans que personne puisse savoir encore si leurs discours sont des faussetés , ils ne peuvent s'empêcher de balbutier et de rougir , par ce sentiment de honte qui s'élève en notre cœur quand nous faisons une chose condamnable. N'as-tu pas vu la petite Agathe , lorsqu'elle ment ?

## PAULINE.

Oui bien , maman. Hier encore , elle rapportait de son frère quelque chose qui n'était pas vrai. A mesure qu'elle s'enfilait dans son mensonge , sa langue s'embarrassait et ses joues devenaient rouges comme du feu. Alors sa tante lui dit : Fi donc , Agathe ! comment avez-vous pu dire cela ? N'avez-vous pas de honte d'être si menteuse ? Il fallut avouer que ce qu'elle disait de son frère n'était pas véritable ; et cela fut très-heureux pour le pauvre innocent , car il aurait été rudement tancé , si l'on avait pensé qu'Agathe eût dit vrai sur son compte.

## MAD. DE VERTEUIL.

Voilà qui te prouve combien il est utile que Dieu nous ait donné ce sentiment intérieur qui se manifeste au-dehors , non-seulement pour nous détourner de faire le mal , par la crainte d'être découverts , mais encore , si nous le faisons , pour empêcher en le découvrant que les autres n'en souffrent du dommage.

PAULINE.

Oh ! je sens cela , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Lorsque tu seras plus grande , et que tu connaîtras davantage les hommes , tu verras qu'après avoir commis quelque mauvaise action , ils sont toujours inquiets , sombres et agités , quand il n'y aurait personne au monde qui pût les punir. Ils savent qu'ils ont mérité leur châtiment , et que , s'ils ne le reçoivent pas de la main des hommes , ils le recevront tôt ou tard de la main de Dieu. Le ciel , comme je te le disais , a voulu que nous fussions heureux sur la terre , et il a attaché notre bonheur à la pratique du bien. Ton père et moi , nous sommes toujours attentifs à te détourner , par nos instructions , de ce qui pourrait te rendre moins heureuse ; de même , Dieu , notre père à tous , veille sans cesse à nous détourner par notre conscience de ce qui pourrait faire notre malheur. S'il est de ton devoir d'entendre nos conseils

et d'en profiter, ne sommes-nous pas encore plus fortement obligés d'écouter et de suivre les conseils de Dieu ? et ne serions-nous pas doublement punissables en nous rendant criminels ? Il n'y aurait rien alors pour nous servir d'excuse. Nous ne pourrions pas dire : Je ne savais pas que je faisais mal, car nous le savions, et nous n'avons pas laissé de le faire malgré cela. Cette conduite n'est-elle pas infiniment coupable ?

PAULINE.

J'en conviens, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Souviens-toi donc toujours, ma chère fille, que la voix de ta conscience est celle de Dieu même, qui crie en toi pour te prévenir de ce que tu dois faire et de ce que tu dois éviter. Lorsque tu désobéis à cette voix, c'est à Dieu même que tu désobéis. Et ne serait-ce pas une ingratitude bien affreuse de ta part envers celui qui t'a fait tant de bien, qui continue de t'en faire encore tous les jours, et qui

ne te demande d'autre prix de ses bienfaits, que de les employer à ton bonheur et à celui de tes semblables, pour trouver tous les jours de nouvelles raisons de l'aimer ?

PAULINE.

Oh ! maman, je ne veux pas être une ingrate.

MAD. DE VERTEUIL.

Je ne crains pas non plus que tu le deviennes, après l'impression qu'à dû te faire cet entretien. Je n'ai cherché jusqu'à présent qu'à t'amener à l'amour du bien par des sentimens de douceur, il ne me reste plus qu'à t'inspirer encore l'horreur du mal par une histoire qui te le fera détester.

PAULINE.

Oh ! voyons, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Ecoute. Un jouailler, d'une grande richesse, fut obligé, par les affaires de son commerce, d'entreprendre un voyage. Il partit, accompagné d'un seul do-

mestique, emportant avec lui dans sa valise pour une somme considérable de ses bijoux les plus précieux. La valeur de ce trésor tenta son domestique infidèle. Comme il aidait son maître à descendre de cheval dans un endroit écarté, il prit un pistolet qu'il portait à sa ceinture, lui cassa la tête, et, lui ayant attaché une grosse pierre au col, il le jeta dans une rivière qui coulait près du chemin. Il chassa aussitôt son cheval dans la forêt, monta sur celui de son maître qui portait les bijoux, et, après avoir traversé la mer, il se retira dans une petite ville d'Angleterre, où il avait sujet de croire qu'il ne serait jamais reconnu. Dans la crainte d'attirer sur lui les regards, il commença par un établissement très-médiocre, qu'il eut l'adresse de n'augmenter que par degrés. De cette manière, personne ne fut surpris de lui voir prendre au bout de quelques années un état brillant, dont il paraissait redevable à un travail opiniâtre, à son économie et à son habileté.

Cette conduite extérieure lui acquit une si grande considération , qu'on ne balança pas à lui donner en mariage l'une des plus riches demoiselles de la ville ; et, comme il se montrait toujours affable et généreux , il fut élevé , d'un suffrage unanime , à la première place de la magistrature. Il se comporta long-temps d'une manière très-distinguée dans son nouvel état , jusqu'à ce qu'un jour , comme il était assis dans son tribunal avec les autres juges qu'il présidait , on amena devant lui un homme accusé d'avoir tué son maître pour le voler. On fit entendre les témoins , et , sur leurs dépositions , les jurés déclarèrent que cet homme était coupable. L'assemblée attendait en silence que le juge prononçât la sentence de mort. Tous les regards étaient fixés sur lui. Soudain on le voit changer de couleur , lever les bras au ciel , et passer tour-à-tour d'un profond abattement à des agitations extraordinaires. Il s'élança enfin de son siège , à la grande surprise de tous les assistans , court se placer à

côté de l'accusé, et, s'adressant aux juges : Vous voyez, messieurs, leur dit-il, un merveilleux exemple de la juste vengeance du ciel. Après un silence de treize années, sa voix vous dénonce un homme aussi coupable que ce malheureux qui vient d'être convaincu de son crime. Alors il commença le récit du meurtre qu'il avait commis, en insistant sur la noirceur de son ingratitude envers son maître qui l'avait tiré de la poussière, et qui lui avait toujours témoigné la plus grande confiance. Il raconta de quelle manière il s'était dérobé à la justice des hommes, et comment il avait usurpé si long-temps, par son hypocrisie, l'estime et l'affection de toute la contrée. Mais, ajouta-t-il, ce malheureux n'a pas plutôt paru devant ce tribunal, que les circonstances du crime dont il était coupable, m'ont représenté le mien dans toute son horreur. La main d'un Dieu vengeur m'a frappé. Ma scélératesse s'est retracée à mes yeux sous un aspect si terrible, que je n'ai pu prononcer la sentence contre un homme moins coupa-

ble que moi , avant de m'être accusé moi-même. Je ne puis me délivrer des tourmens de ma conscience , qu'en vous suppliant de me punir comme lui. Je déclare ici devant le Juge suprême des juges de la terre , que je suis digne du dernier supplice ; et je ne demande d'autre grace qu'une prompte mort.

En achevant ces mots , il tomba aux pieds des juges sans couleur et sans voix. Sa raison venait de l'abandonner. Une frénésie violente s'emparait de ses esprits. On fut obligé de le renfermer dans une maison de force , et de le charger de chaînes pour l'empêcher de se détruire dans les accès continuels de sa rage. Il vécut encore plusieurs années , bourrelé des remords qui avaient déchiré sa tête et son cœur. Leçon terrible que la Providence nous donne , à dessein de nous apprendre qu'il n'est pas de juge plus inexorable que notre conscience pour punir nos forfaits.

LES OEUF S.

---

M. DE VERTEUIL, HENRIETTE,  
PAULINE, *ses filles.*

M. DE VERTEUIL.

REGARDE, Henriette, ce qu'il y a là sous  
cette grande cage.

HENRIETTE.

C'est une poule, mon papa. Oh ! les  
jolies petites bêtes qu'elle a auprès d'elle !

M. DE VERTEUIL.

Ce sont de petits poulets ou des pous-  
sins. Regarde comme ils ont l'air éveillé,  
et comme ils courent autour de la grosse  
poule. La grosse poule est la mère de tous  
ces poussins.

HENRIETTE.

Voilà une fort jolie famille.

M. DE VERTEUIL.

Et sais-tu comment elle a fait pour les avoir ?

HENRIETTE.

Non , mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Tu as bien vu les œufs que Nanette va chercher tous les jours au poulailler ?

HENRIETTE.

Oui , mon papa. Je suis allée quelquefois les lever avec elle.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien ! ces œufs , on les a mis sous cette grosse poule. Elle a été pendant trois semaines assise dessus pour les tenir chauds et les couvrir. Au bout de ce temps , les poussins ont brisé leur coquille , et sont venus au jour.

HENRIETTE.

Quoi ! mon papa , est-ce qu'il y a des poussins dans tous les œufs ?

M. DE VERTEUIL.

Oui , ma fille ; dans chaque œuf il y a un poussin.

HENRIETTE.

Oh ! mon papa , faites-m'en avoir un ,  
je vous prie.

M. DE VERTEUIL.

Je ne pourrai pas te le montrer. Mais attends , je vais demander un œuf , et l'ouvrir devant toi. (*Il se fait apporter un œuf , et l'ouvre.*) Regarde , Henriette , tu n'imagines pas qu'il y ait un poussin dans cet œuf.

HENRIETTE.

Non , j'en suis sûre , il n'y en a point.

M. DE VERTEUIL.

Oui-dà , Henriette , tu en es bien sûre ?  
Eh bien ! cependant il y a un poussin là-dedans.

HENRIETTE.

Eh ! mon papa , comment le savez-vous ?

M. DE VERTEUIL.

C'est que si nous avions mis cet œuf pendant trois semaines sous une poule , et qu'elle l'eût couvé pendant tout ce temps , tu en aurais vu sortir un poussin

pareil à ceux que tu vois courir. Tous les œufs sont en dedans comme celui-ci, et cependant de tous il sortira un poussin, si l'on met ces œufs sous une poule.

HENRIETTE.

Comment les poussins viennent-ils donc dans l'œuf? Je ne le comprends pas.

M. DE VERTEUIL.

Je ne le comprends pas moi-même, et personne ne peut le comprendre. Il en est tout justement comme du chêne qui sort d'un gland. Nous ne pouvons comprendre comment cela arrive, mais nous voyons que cela arrive tous les jours. Pour te le montrer encore mieux, tous les œufs que Nanette rapportera aujourd'hui du poulailler, je les mettrai sous une poule; et au bout de trois semaines, tu verras sortir de chaque œuf un poussin.

HENRIETTE.

Je serai bien curieuse de le voir.

M. DE VERTEUIL.

Je te promets ce plaisir. Mais, Hen-

riette , ce ne sont pas les poulets seulement qui sortent d'un œuf ; les oies , les canards , les moineaux , les serins , tous les oiseaux sortent aussi d'un œuf plus ou moins gros. Je te ferai voir les œufs de la linotte que nous avons à la maison dans une cage.

HENRIETTE.

Ils sont plus petits , sans doute.

M. DE VERTEUIL.

Oui , vraiment. Mais il y a d'autres œufs qui sont bien plus gros que ceux des poules. Les œufs d'un grand oiseau que l'on nomme autruche , sont presque aussi gros que ta tête ; et , au contraire , les œufs d'un joli petit oiseau que l'on nomme l'oiseau-mouche , ne sont à-peu-près que de la grosseur d'un pois.

HENRIETTE.

Oh ! mon papa , qu'ils doivent être jolis !

M. DE VERTEUIL.

Je te menerai l'un de ces jours au cabinet du roi , où je me ferai un plaisir de t'en

montrer de pareils. Mais voici Pauline qui s'avance avec son déjeûner. Pauline, veux-tu que nous donnions à déjeûner à la poule et à ses petits ?

PAULINE.

Oui, mon papa; tenez, voici mon pain.

M. DE VERTEUIL.

Donnes-en toi-même à la grosse poule, tu verras ce qu'elle en fera.

PAULINE.

Oh ! comme elle le saisit de son bec !

HENRIETTE.

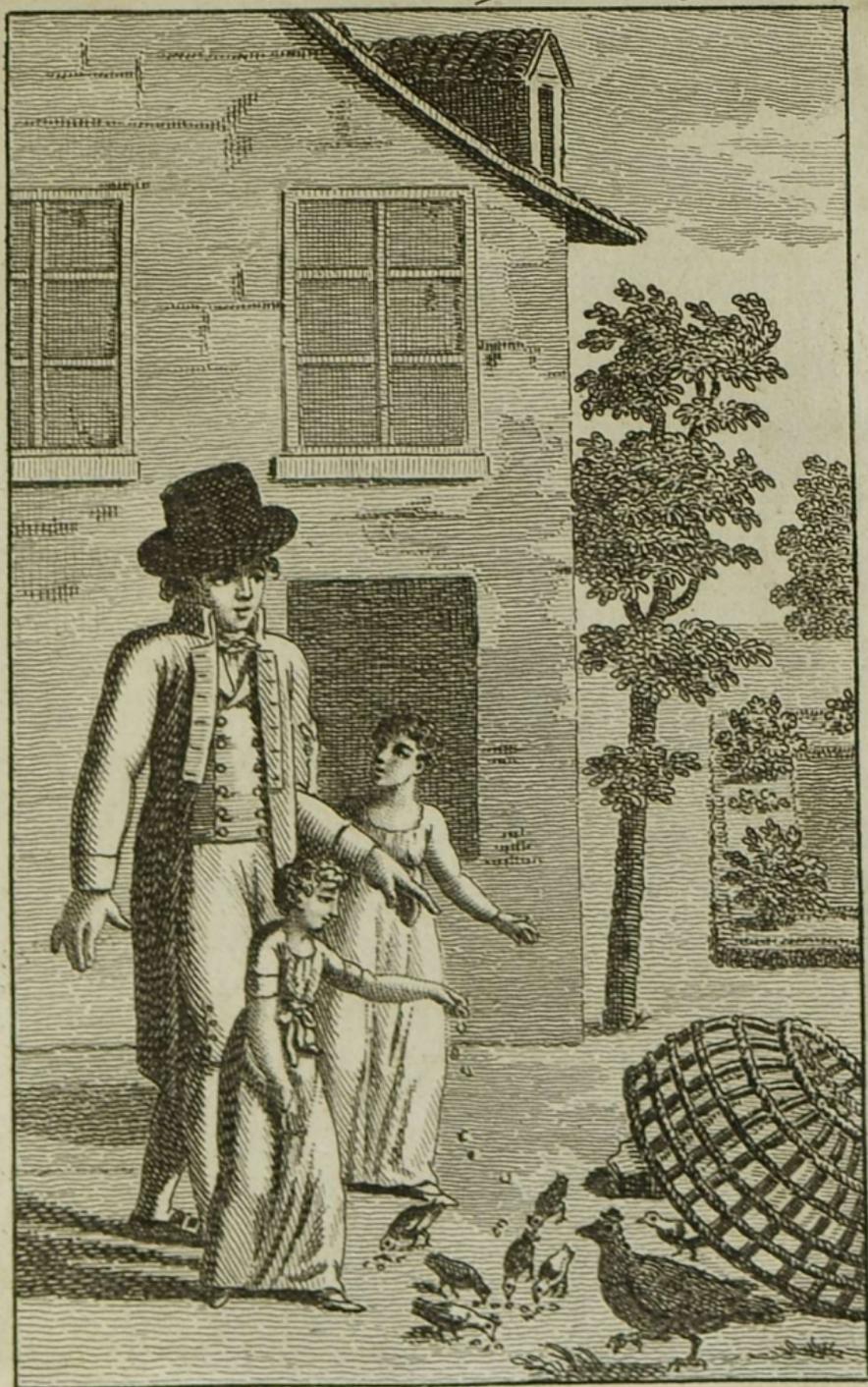
Elle l'aura bientôt avalé. Mais non, mon papa; voyez, elle le laisse tomber.

M. DE VERTEUIL.

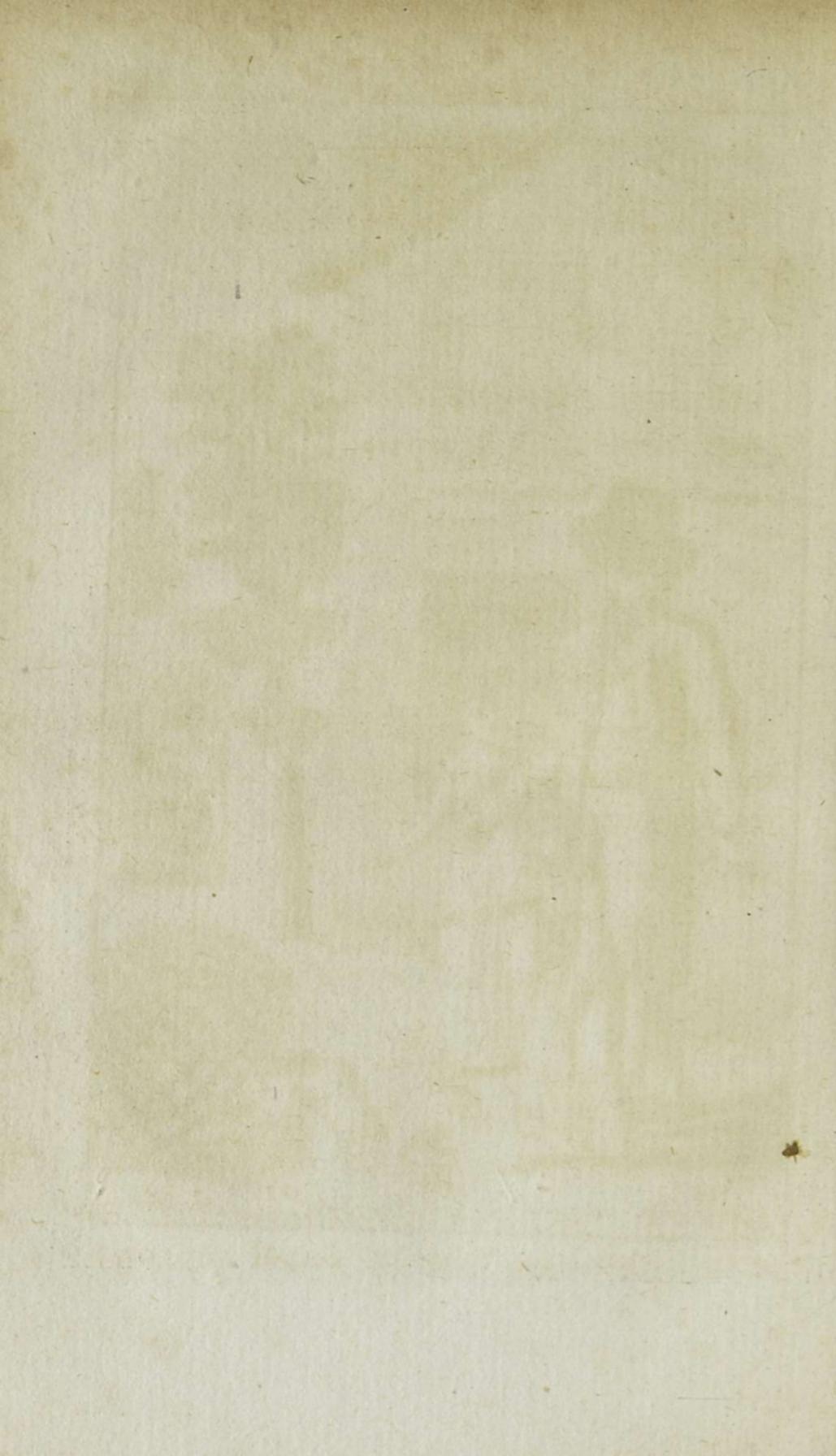
Elle le fait exprès. Elle ne veut pas le manger elle-même. Elle le garde pour ses petits. Entends-tu comme elle les appelle ?

HENRIETTE.

Oh ! les voici qui viennent tous à la fois.



*Les Œufs.*



PAULINE.

En voilà un qui emporte le morceau , et les autres qui courent après lui.

M. DE VERTEUIL.

Donne encore un morceau de pain à la poule. Elle fera la même chose. Sais-tu pourquoi , Pauline ?

PAULINE.

Non , mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Elle aime tant ses petits , qu'elle leur laisse manger tout ce qu'on lui donne. Elle ne prendra rien elle-même avant de les avoir vus rassasiés.

PAULINE.

Mais que fait-elle à présent avec ses pattes ?

M. DE VERTEUIL.

Elle fouille dans la terre , pour voir si elle peut y trouver des vermisseaux que ses petits aiment à manger. Vois , elle vient d'en trouver un. Elle les appelle encore.

PAULINE.

Les voici , les voici qui reviennent.

M. DE VERTEUIL.

Ils mangent le vermisseau ; et la mère qui est aussi friande qu'eux-mêmes de cette nourriture , ne veut pas en prendre sa part. Elle l'abandonne tout entière à ses petits.

PAULINE.

Oh ! la bonne maman !

M. DE VERTEUIL.

C'est ainsi qu'elle prend soin de les nourrir tout le long du jour. Mais savez-vous encore , mes enfans , ce qu'elle fait pendant la nuit ?

HENRIETTE et PAULINE.

Non , mon papa.

M. DE VERTEUIL.

La nuit , elle va chercher quelque corbeille dans un coin du poulailler , et elle prend tous ses petits sous son corps et sous ses aîles , pour les tenir chaudement. Voilà comme elle soigne sa jeune famille

jusques dans le sommeil. N'est-ce pas une bonne mère pour ses enfans ?

HENRIETTE.

Oh ! oui , mon papa.

PAULINE.

Je voudrais bien toucher un de ces petits poulets.

M. DE VERTEUIL.

Que fais-tu donc, Pauline, ne t'avise pas de passer ta main à travers les barreaux de la cage.

PAULINE.

Pourquoi donc , mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

La poule croirait que tu veux faire du mal à ses petits , et elle te béqueterait jusqu'au sang.

PAULINE.

Mais , mon papa , je ne veux pas leur faire du mal. Je ne veux que les caresser.

M. DE VERTEUIL.

La poule ne sait pas distinguer tes

bonnes intentions. Si tu m'en crois, retire ta main, ou il t'en arrivera du mal, je t'en avertis. (*Pauline retire sa main, et s'assied sur le gazon tout près la cage.*)

PAULINE.

Voyez, mon papa, les poulets mangent aussi de l'herbe.

M. DE VERTEUIL.

Oui, Pauline; c'est pourquoi j'ai fait mettre la cage moitié sur le gazon et moitié sur la terre; de cette manière ils peuvent manger de l'herbe et chercher des vermis-seaux. Puis, lorsqu'ils ont assez mangé, ils peuvent se reculer sur le gazon, et s'ébattre au soleil. Tiens, en voilà un qui se couche sur le dos et qui joue en agitant ses pattes en l'air.

PAULINE, *en poussant un cri et en pleurant.*

Oh! mon papa, la poule qui vient de me mordre!

M. DE VERTEUIL.

Ne t'en avais-je pas avertie?

PAULINE.

Je n'avais pourtant pas ma main dans la cage ; je n'y avais passé qu'un doigt , et la poule me l'a béqueté.

M. DE VERTEUIL.

Je t'avais avertie , ainsi tu n'as que ce que tu mérites. Allons , il ne faut pas pleurer pour une petite douleur ; songe plutôt à profiter de cette leçon ; c'est apprendre à bon marché combien il importe aux enfans de suivre toujours les conseils de leurs parens.

---

# LA TOILE, LE PAPIER.

---

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, *son fils.*

M. DE VERTEUIL.

ADRIEN, veux-tu que je te montre la plante avec laquelle on fait de la toile ?

ADRIEN.

Comment donc, mon papa, est-ce que l'on fait de la toile avec une plante ?

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon fils, c'est avec cette plante que tu vois ici.

ADRIEN.

Oh ! mon papa, cela est singulier. La toile est blanche et cette plante est verte ; à moins qu'il n'en soit comme du bois, qui est toujours blanc dans l'intérieur. La toile est peut-être dans l'intérieur de la plante, lorsqu'on en a ôté l'écorce.

M. DE VERTEUIL.

Non, mon fils; c'est précisément de cette écorce verte que l'on fait la toile. Mais tu comprends bien qu'on ne l'emploie pas dans l'état où tu la vois sur la plante. Il faut la travailler beaucoup avant de venir à bout d'en faire de la toile comme celle de ta chemise.

ADRIEN.

Ma chemise a donc été une plante, mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon ami; une plante pareille à celle que tu vois, et que l'on nomme lin.

ADRIEN.

J'ai bien ouï dire plusieurs fois à maman que l'on faisait de la toile de lin; mais je n'aurais jamais imaginé que la toile nous vînt d'une chose qui lui ressemble si peu.

M. DE VERTEUIL.

Tu as raison. Mais veux-tu que je te dise tous les travaux qu'il faut entre-

prendre sur cette plante pour en faire de la toile ?

A D R I E N .

Je vous en supplie , mon papa. Cela doit être bien curieux.

M. DE VERTEUIL.

On doit d'abord attendre que ces petites graines rondes que tu vois là suspendues, soient mures, parce qu'elles sont fort bonnes à recueillir , soit pour donner de la semence, soit pour servir encore à un autre usage.

A D R I E N .

Est-ce qu'on en fait aussi de la toile ?

M. DE VERTEUIL.

Non , mon ami ; mais on en tire de l'huile ; et du marc qui reste de la graine , lorsque l'huile en est sortie , on fait des gâteaux pour les vaches.

A D R I E N .

Rien ne s'en perd , à ce que je vois.

M. DE VERTEUIL.

Il est certain que c'est une des plantes

les plus utiles. Pour la préparer à servir à faire de la toile, après l'avoir coupée au bas de la tige, on la met dans l'eau pour l'y laisser rourir. Lorsqu'elle y a été pendant quelque temps, on l'en retire pour la faire sécher. Enfin, quand elle est sèche, on la brise en frappant les tiges avec un instrument de bois.

ADRIEN.

Eh quoi ! mon papa, ces plantes ne sont bonnes que lorsqu'elles sont pourries et mises en morceaux ?

M. DE VERTEUIL.

On ne les laisse pas entièrement pourrir, et on ne les met pas non plus entièrement en morceaux. Il n'y a que les parties molles qui se pourrissent et qui tombent en pièces. Mais dans l'écorce, il y a de grands fils minces aussi longs que la tige même, qui sont si forts et si souples, qu'ils ne se gâtent ni ne se rompent, quoiqu'ils aient croupi quelque temps dans l'eau, et qu'on les ait ensuite fortement battus. Ces fils demeurent sains et en-

tiers ; et ce sont eux seulement qui peuvent servir à faire de la toile. Tout le reste n'est bon à rien. Les tiges étant brisées par la première opération , on les prend par petits paquets , et on les bat encore avec des marteaux ou des bâtons , jusqu'à ce que toutes les parties molles soient tombées , et qu'il ne reste plus dans les mains que les longs fils seulement.

A D R I E N .

Et avec ces longs fils , peut-on faire tout de suite de la toile ?

M. DE VERTEUIL.

Non , mon ami , ces fils sont encore trop grossiers. Pour les rendre plus fins , il faut employer un instrument que l'on appelle seran. Cet instrument est une petite planche hérissée de pointes de fer que l'on assujétit sur un gros billot. On prend des poignées de ces fils grossiers dont nous parlions tout-à-l'heure , et on les fait passer à travers les pointes du seran , à-peu-près comme on fait passer tes cheveux

à travers les dents du peigne pour te peigner. Les pointes aiguës du seran divisent les fils grossiers en plusieurs fils plus menus, jusqu'à ce qu'ils deviennent aussi fins et plus fins encore que des cheveux. Puis, lorsqu'ils sont assez fins, on les file au rouet en un fil pareil à celui que ta mère emploie pour coudre; et c'est de ce fil que se fait la toile.

ADRIEN.

Et alors ce fil est-il blanc ?

M. DE VERTEUIL.

Non, mon ami, il est gris encore; mais lorsque la toile est tissée, on l'envoie à la blanchisserie pour la bien laver et l'exposer en plein air sur le gazon. C'est ainsi qu'elle blanchit de même que tes chemises sales deviennent blanches lorsqu'on les a lavées.

ADRIEN.

Il ne me reste plus qu'à savoir comment la toile se fait.

M. DE VERTEUIL.

Il faudrait le voir pour le bien com-

prendre. Je te menerai un jour chez un tisserand; et en le voyant travailler , tu sauras d'un coup d'œil comment la toile se fait. Mais veux-tu que je te dise ce qu'on fait de la toile , lorsqu'elle est si vieille et si usée , qu'on ne peut plus s'en servir ?

A D R I E N .

Vous me ferez plaisir , mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien ! mon ami , on en fait du papier tel que celui sur lequel j'écris.

A D R I E N .

Oh ! voilà qui est singulier. Et Comment s'y prend-on , je vous prie ?

M. DE VERTEUIL.

On ramasse tous les chiffons de vieux linge que l'on peut se procurer , et on les jette avec de l'eau dans de grandes cuves , sur lesquelles tombent et retombent sans cesse de gros marteaux de bois qui frappent ces chiffons , jusqu'à ce qu'ils soient réduits en une espèce de bouillie. On prend une

couche bien mince de cette bouillie sur un chassis quarré fait de fil de laiton , à la manière d'un tamis. On renverse ensuite ce chassis sur un drap de laine , et la couche de bouillie y paraît sous la forme d'une feuille de papier. On met par-dessus un second morceau de drap , sur lequel on renverse encore , au moyen du chassis , une seconde couche de bouillie ; puis on remet par-dessus un autre morceau de drap , puis une autre couche de bouillie , et ainsi de suite. Lorsque les morceaux de drap et les couches de bouillie forment un monceau d'une certaine hauteur , on les met dans le même état , sous une presse qui fait sortir l'humidité superflue des couches de bouillie , et leur donne à chacune la consistance d'une feuille de papier. On les reprend ensuite , feuille par feuille , d'entre les morceaux de drap , et on les laisse sécher. Enfin , on répand sur elles une espèce de colle ; on les remet encore sous la presse , puis on les retire pour les laisser sécher une seconde fois , et alors on a du papier sur lequel on peut écrire et imprimer.

N'est-il pas étonnant que l'on puisse tirer tant de choses utiles de cette plante que tu vois ? Et ne sommes-nous pas fort heureux d'en recueillir de la semence pour en faire croître de nouvelle l'année prochaine ?

A D R I E N .

Oui, certes, mon papa, cela est fort heureux ; car autrement nous n'aurions ni linge, ni papier.

M. DE VERTEUIL.

Il est encore une autre plante dont on peut faire à-peu-près le même usage que du lin. Veux-tu que je te la montre ?

A D R I E N .

Oui, mon papa ; je vous en prie.

M. DE VERTEUIL.

Tiens, en voici de cet autre côté du chemin. Voilà ce que l'on appelle du chanvre. Après avoir recueilli la graine, dont une partie se garde pour la semence et l'autre pour faire de l'huile, on fait

rouir les tiges comme celles du lin. On les bat , on les serance de la même manière , et l'on en retire un fil qui sert à faire de la toile plus grosse que celle du lin. La filasse de chanvre sert aussi à faire toute espèce de corde , depuis la ficelle jusqu'au cable. En sortant de chez le tisserand où tu auras vu faire de la toile , je te menerai dans une corderie , où tu verras faire des cordes , et de là dans un moulin à papier. De cette manière , tu sauras par toi-même de quelle utilité nous sont deux plantes aussi précieuses que le lin et le chanvre , et combien nous devons employer de soin à les cultiver.

---

LE BEURRE.

---

MAD. DE VERTEUIL, PAULINE,  
*sa fille.*

PAULINE.

MAMAN, que fait là cette femme avec un bâton qu'elle remue dans un petit tonneau ?

MAD. DE VERTEUIL.

Elle fait du beurre, Pauline.

PAULINE.

Quoi ! maman, de ce beurre dont je mange quelquefois sur du pain ?

MAD. DE VERTEUIL.

Oui, ma fille.

PAULINE.

Et comment donc se fait le beurre, s'il vous plaît ?

MAD. DE VERTEUIL.

Tu as bien vu quelquefois traire les vaches dans la prairie ?

PAULINE.

Oui , maman , l'autre jour encore lorsque ma grand'maman nous fit prendre du lait chaud pour notre goûter.

MAD. DE VERTEUIL.

Eh bien ! Pauline , c'est avec ce lait que l'on fait le beurre. On le met d'abord reposer au frais dans de grandes jattes. Puis , lorsqu'il y est resté quelque temps , la partie la plus grasse du lait vient flotter au-dessus : c'est ce qu'on appelle la crème. Tu as bien mangé de la crème avec des fraises ?

PAULINE.

Oui , maman , ma tante m'en fit goûter hier. Oh ! c'est bien bon.

MAD. DE VERTEUIL.

C'est fort bon en effet. Mais sûrement ta tante ne t'en donnera pas beaucoup , car ce n'est pas une nourriture saine pour les enfans.

PAULINE.

Elle ne m'en donna qu'une cuillerée. J'aurais bien voulu en avoir davantage.

MAD. DE VERTEUIL.

Ta tante avait raison de ne pas vouloir satisfaire ta friandise ; tu en aurais été malade. Peut-être aurais-tu été obligée de jeûner tout aujourd'hui , de prendre une médecine , et de rester dans ton lit. Ainsi nous n'aurions pas pu venir nous promener. N'en aurais-tu pas été bien fâchée ?

PAULINE.

Oui , certes.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu vois donc que ta tante a fort bien fait de te refuser. Mais je vais continuer de te dire comment se fait le beurre. Lorsque la crème s'est ramassée en flottant au-dessus du lait , on la tire avec une grande cuiller pour la mettre dans une autre jatte ; de-là, on la verse dans un petit tonneau pareil à celui que cette femme a devant elle , et que l'on appelle une baratte.

PAULINE.

Ensuite , maman , je vous prie ?

MAD. DE VERTEUIL.

Lorsque l'on a versé la crème dans la baratte , on se met à la battre avec un bâton , au bout duquel il y a une petite planche ronde percée de trous. Puis , quand la crème a été quelque temps battue , la partie la plus grasse commence à se séparer , et se rassemble en masse. Alors voilà le beurre fait. Veux-tu que nous allions voir celui qui est dans la baratte de cette femme ?

PAULINE.

Je ne demande pas mieux , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Viens , ma fille. (*en s'avançant vers la fermière.*) Bonjour , ma bonne amie ; voudriez-vous nous permettre de voir comment vous battez votre beurre ?

LA FERMIÈRE.

Avec plaisir , madame. Approchez-vous , ma petite demoiselle , je vais vous le montrer.

MAD. DE VERTEUIL.

Votre beurre est-il bien avancé ?

LA FERMIÈRE.

Oui, madame, il commence à se faire.  
(*elle ôte le couvercle de la baratte.*) Vous allez voir.

MAD. DE VERTEUIL.

Regarde, Pauline ; vois-tu cette masse blanchâtre ? c'est le beurre. Attends, je vais te soulever, pour que tu puisses voir jusqu'au fond.

LA FERMIÈRE.

Voyez, ma chère enfant. Il y a déjà une partie de la crème qui est devenue du beurre. Tenez, en voici un morceau ; goûtez.

PAULINE.

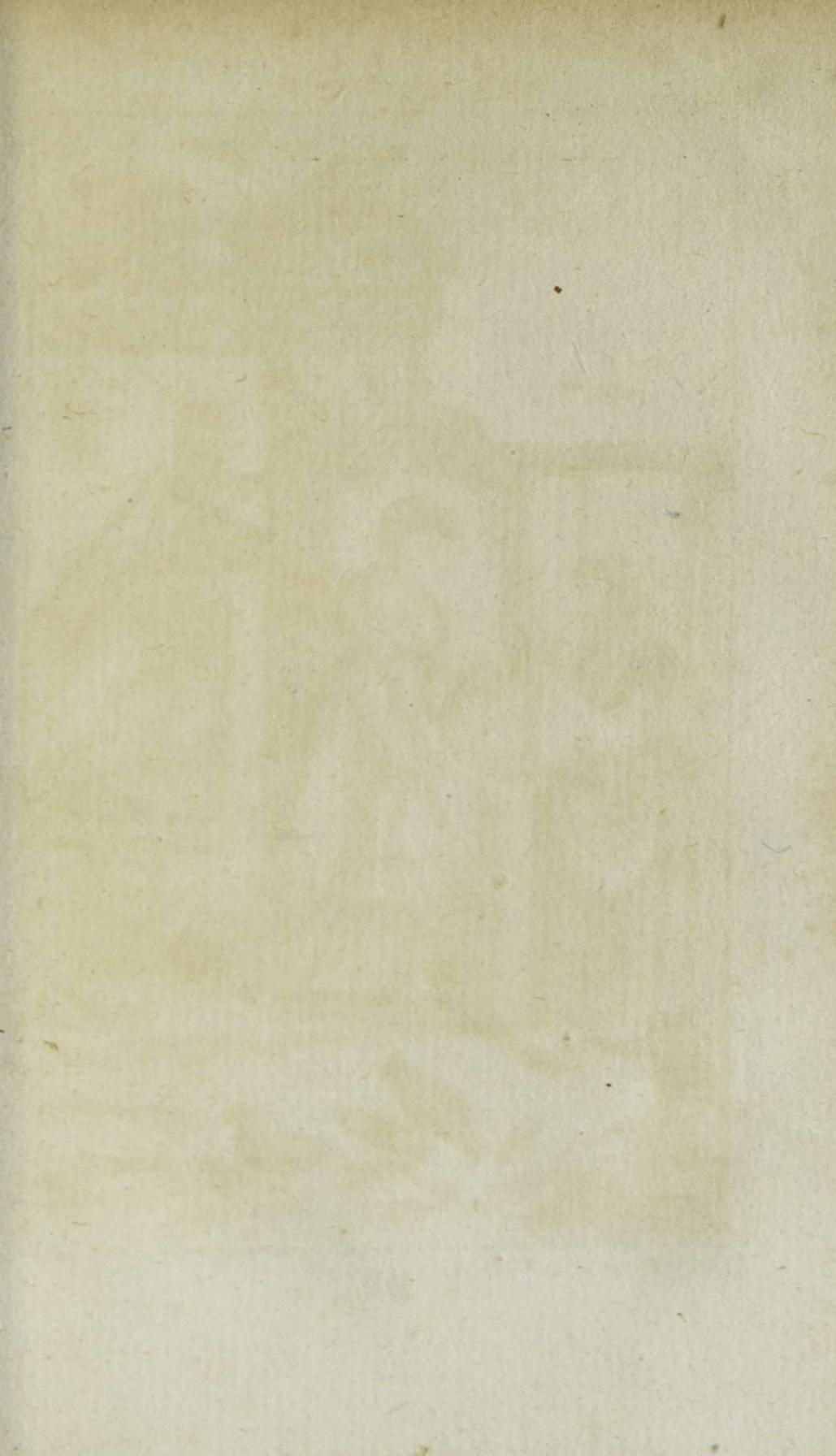
Il est vrai.

MAD. DE VERTEUIL.

Regarde maintenant au bout du bâton ; cette petite planche ronde avec des trous, dont je te parlais tout-à-l'heure.

PAULINE.

Oui, maman.





le Beurre .

MAD. DE VERTEUIL.

C'est avec cet instrument que cette bonne fermière a battu sa crème.

LA FERMIÈRE.

Attendez : je vais battre un moment à découvert ; vous en verrez mieux ce qui se passe. (*Elle ôte le bâton du trou du couvercle , et se met à battre doucement.* )

MAD. DE VERTEUIL.

Vois-tu, Pauline, comment, à force de battre la crème, le beurre se forme peu à peu ?

PAULINE.

Oui, maman, cela est singulier.

LA FERMIÈRE.

Vous avez assez bien vu, je crois, ma petite demoiselle. Je vais à présent remettre le couvercle, car autrement je ne puis battre assez ferme. Et puis, vous le voyez, je ferais sauter la crème hors de la baratte.

MAD. DE VERTEUIL.

Vous avez raison, ma bonne amie. Je

vous remercie de nous avoir laissé voir avec tant de complaisance.

PAULINE.

Et moi aussi , je vous remercie de tout mon cœur. Je saurai à présent ce que c'est que le beurre , lorsque j'en mangerai.

MAD. DE VERTEUIL.

C'est fort bien , Pauline. Sais-tu maintenant comme on appelle ce qui reste de la crème au fond de la baratte ?

PAULINE.

Non , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

On appelle cela du lait de beurre.

PAULINE.

Quoi ! maman , c'est là ce lait de beurre que je prends quelquefois le soir avec de l'orge mondée ou du pain ?

MAD. DE VERTEUIL.

Oui , ma fille.

PAULINE.

Oh ! je l'aime bien , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Tant mieux, Pauline, c'est une fort bonne nourriture pour les enfans. Mais veux-tu que je te dise ce que la bonne femme va faire encore à son beurre pour le rendre meilleur ?

PAULINE.

Oui, maman ; je serai fort aise de l'apprendre.

MAD. DE VERTEUIL.

Tu pourras le voir toi-même tout-à-l'heure. Cependant je vais te le dire d'avance, afin que tu y fasses plus attention. Lorsque cette bonne fermière aura tiré de sa crème tout le beurre qu'elle peut en avoir, elle le lavera bien avec de l'eau fraîche, puis elle le pétrira, pour en faire sortir le peu de lait qui s'y trouve encore. Puis, après y avoir mis un peu de sel, elle le pétrira de nouveau, afin qu'il se trouve également salé par-tout.

PAULINE.

Et pourquoi mettre du sel dans le beurre, maman ?

MAD. DE VERTEUIL.

C'est que, lorsqu'on n'y a pas mis de sel, il ne tarde guère à se gâter, et à prendre un goût rance et désagréable. Mais plus on y met de sel, et plus long-temps il se conserve. Regarde, Pauline, la bonne fermière est maintenant occupée à laver son beurre.

LA FERMIÈRE.

Voyez-vous, mon enfant, comme il en sort encore du lait. Il y a aussi des petits poils de la vache que j'ai grand soin d'ôter, pour que mon beurre soit bien propre.

MAD. DE VERTEUIL.

Eh bien ! Pauline, ce beurre ne commence-t-il pas à te paraître friand ?

PAULINE.

Oui, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Veux-tu que je prie cette brave fermière de nous en apporter demain pour déjeûner ?

PAULINE.

Oui, maman, j'aurai plus de plaisir à le manger après l'avoir vu faire.

MAD. DE VERTEUIL.

Voudrez-vous bien, ma bonne amie, nous apporter demain une livre de votre beurre ?

LA FERMIÈRE.

Très-volontiers, madame.

MAD. DE VERTEUIL.

Vous me connaissez, je crois, et vous savez où je demeure ?

LA FERMIÈRE.

Oh, si je connais madame de Verteuil ! vraiment oui. Je vous porterai demain une livre de mon beurre ; et lorsque vous voudrez encore venir en voir faire d'autre, vous en êtes la maîtresse.

MAD. DE VERTEUIL.

Je vous rends grace de votre complaisance.

PAULINE.

Je vous suis aussi bien obligée, ma

bonne amie , de m'avoir laissé voir faire  
votre beurre ; et , lorsque j'en mangerai  
demain à mon déjeuner , je me souvien-  
drai encore de votre bonté.

---

# TOUT UN PAYS

RÉFORMÉ PAR QUATRE ENFANS.

---

**S**UR le penchant d'une colline qui s'élève à quelque distance de Paris , on aperçoit de loin un village dont la situation paraît si riante , que les voyageurs les plus pressés descendent ordinairement de leur voiture pour aller y jouir de la perspective d'une contrée délicieuse. Vous allez croire que les enfans de ce village doivent s'y trouver fort heureux. Sans doute ils le sont aujourd'hui. Mais autrefois combien ils étaient à plaindre ! D'où venait donc leur malheur , me direz - vous ? Étaient-ils souvent malades ? Au contraire, l'air qu'ils respiraient depuis le berceau était le plus favorable pour la santé. Leurs parens étaient-ils pauvres ? Vrai-

ment ils n'étaient pas riches ; mais ne peut-on pas vivre tranquille et satisfait sans de grandes richesses ?

D'où venait donc leur malheur , demandez-vous encore ? Eh bien ! s'il faut vous le dire , c'est de la mauvaise éducation que quelques-uns d'entr'eux avaient reçue , et des mauvais exemples qu'ils donnaient aux autres. Ils avaient sur-tout le défaut d'être hargneux et turbulans. Dès qu'il s'en trouvait seulement deux ensemble, il y avait bientôt une querelle établie.

Ah ! te voilà , Colin ? oh ! quelle sottise te donne ton habit neuf ! C'est apparemment qu'il fait honte à tes guenilles. Bon ! c'est bien d'un habit neuf que je me soucie, vraiment. Mais tu fais le fier, je crois, avec ta veste rouge et tes bas bleus. Je ne sais qui me tient que je ne te jette dans cette mare, pour te mettre tout entier de la même couleur.

Voilà une légère idée des complimens qu'ils avaient coutume de se faire en s'abordant. Des paroles ils en venaient

bientôt à des suites plus tristes. Ils se donnaient des gourmades , s'arrachaient les cheveux et se traînaient dans la boue , jusqu'à ce que leurs parens vissent les séparer à grands coups de bâton.

Aussitôt qu'il paraissait un étranger dans le village , ils disputaient aux chiens le privilège de courir après lui et de le tracasser.

A l'école , ils se disaient des injures , ou se donnaient des coups de pieds entre les bancs. Il fallait bien que leur maître à la fin s'en aperçût , et vînt leur donner sur les oreilles. Il y en avait tous les jours cinq à six de sévèrement punis. Aussi n'allaient-ils qu'à regret à l'école ; et , lorsqu'ils y étaient envoyés de force par leurs pères , ils prenaient le chemin le plus long , arrivaient tard , faisaient mal leurs devoirs et recevaient une punition nouvelle.

Ils n'étaient pas plus heureux hors du temps de l'étude ; car ils ne pouvaient aller tour-à-tour les uns chez les autres pour s'amuser ensemble , attendu qu'ils

ne savaient s'accorder qu'à faire du mal, et que leurs parens étaient excédés de leurs criailleries.

Ils passaient ainsi toutes leurs journées à se quereller et à se battre dans les rues, à être réprimandés ou punis à l'école, et à recevoir de sévères reproches de leurs pères, lorsqu'ils rentraient au logis.

Voilà exactement le tableau de la vie qu'ils menaient autrefois. Il vous tarde sans doute d'apprendre comment s'opéra le changement que je vous ai annoncé. En voici l'histoire fidelle.

Au bout du village, il y avait une belle maison qu'un homme riche de la ville, nommé M. de Guercy, venait d'acheter à dessein d'y établir son séjour. On l'attendait de moment en moment avec sa famille.

Les deux voitures qui l'amenaient, lui, sa femme, ses enfans et ses domestiques, parurent enfin sur la grande route. Au bruit qui s'en répandit, tous les enfans du village s'assemblerent pour les voir passer. Mais au lieu de les saluer poli-

ment, et de les recevoir avec des marques de joie et d'amitié, ils ne firent que pousser des éclats de rire moqueurs, et les suivre avec des huées.

Les enfans de M. de Guercy avaient remarqué cette vilaine conduite, et s'en étaient parlé tout bas les uns aux autres. Ils ne concevaient pas comment des enfans pouvaient être si grossiers. Ils apprirent bientôt à les mieux connaître.

Ils allèrent dès le lendemain faire une petite course dans les environs, pour reconnaître le pays. Il fallait traverser le village. Le premier qui les aperçut, courut en avertir ses camarades, qui sortirent aussitôt par essaims de leurs cabanes. Les plus sauvages ne s'avançaient que jusqu'au seuil, et, lorsqu'ils les voyaient prêts à passer, ils rentraient précipitamment en leur fermant la porte au nez; les autres les regardaient insolemment sans leur rendre leur salut, ou n'y répondaient que par des grimaces et des révérences moqueuses.

Je sens, mes chers amis, combien ces

détails doivent vous paraître pénibles. Mais qui de vous pourra deviner comment les enfans de M. de Guercy se conduisirent envers ces polissons ? Leur rendirent-ils leurs insultes , ou s'en vengèrent-ils par des coups ?

Non , non. Ils firent bien mieux. Et comment donc ? le voici :

Ils poursuivirent tranquillement leur chemin , non-seulement sans témoigner le moindre ressentiment ; mais encore sans paraître remarquer rien de ce qui se passait autour d'eux. Mais à peine furent-ils entrés dans un petit bosquet à l'extrémité du village, qu'ils eurent ensemble l'entretien que je vais vous rapporter , après vous avoir fait connaître leurs noms. Louis, Auguste , Charles et Frédéric , c'est ainsi qu'ils s'appelaient par ordre d'âge et de taille , en commençant par l'aîné. Je me fais un devoir de vous les désigner bien clairement , afin que vous puissiez juger vous-mêmes à qui appartient l'avis le plus raisonnable dans les délibérations qu'ils vont prendre sous vos yeux.

J'ai bien connu des méchants petits garçons dans ma vie , dit Frédéric , mais j'avoue que je n'ai pas encore vu d'aussi mauvais sujets que ces petits paysans. J'étais tenté d'en choisir un de ma taille , pour lui apprendre à vivre. Savez-vous ce qu'il faut faire ? Nous n'avons qu'à couper ici chacun notre bâton , et , en repassant dans le village , nous en distribuerons des volées à tous ceux qui s'aviseront de nous insulter. Voilà , je crois , le meilleur parti que nous ayons à prendre.

Je pense comme Frédéric , s'écria Charles. Il faut savoir nous faire respecter dans le pays. Louis , ne penses-tu pas comme nous ?

LOUIS.

Non , je vous assure ; et je me garderai bien de tremper dans un pareil complot.

AUGUSTE.

Louis a raison : ce seraient de belles affaires que nous ferions à notre famille , pour sa bien-venue dans le village.

LOUIS.

Et s'il nous arrivait un malheur, et que l'un de nous fût rapporté couvert de blessures à nos parens, pensez-vous quel serait leur chagrin, et ne seriez-vous pas inconsolables de les avoir si cruellement affligés ?

FRÉDÉRIC.

Effectivement ; je ne songeais pas à cela.

CHARLES.

Eh bien ! Louis, toi qui es l'aîné, tu dois penser plus sagement que les autres ; dis-nous ce que nous avons à faire.

LOUIS.

Ce que nous avons à faire, mes chers amis, c'est de ne rien faire du tout. En reprochant à ces petits garçons leur grossièreté, ne serait-il pas ridicule de nous montrer plus grossiers qu'eux-mêmes ?

FRÉDÉRIC.

Il est vrai.

LOUIS.

Ce n'est pas tout encore. Si, au lieu d'aller leur faire une querelle, nous pouvions les guérir de la manie d'être si querelleurs, ne serait-ce pas tout ensemble un grand plaisir et une grande gloire pour nous ?

CHARLES.

Oui; mais comment en venir à bout ?

LOUIS.

Vraiment, c'est ici la difficulté. Cependant on pourrait..... Oui, il me vient une idée. Ecoutez.

AUGUSTE, CHARLES ET FRÉDÉRIC.

Oh ! voyons, voyons, voyons.

LOUIS.

Vous souvenez-vous du jour où l'on nous amena notre grand chien Castor, pour le mettre à l'attache dans la cour ? Vous souvenez-vous combien il était sauvage et grondeur ? Te rappelles-tu, Frédéric, qu'il débuta par te déchirer à belles dents le pan de ton habit ?

FRÉDÉRIC.

Oh oui ! je m'en souviens. Il m'aurait mis en pièces , si je ne m'étais sauvé.

LOUIS.

Notre papa nous donna à ce sujet un fort bon conseil. Mes enfans , nous dit-il , gardez-vous bien d'aller agacer Castor. Au lieu de lui lancer des pierres , jetez-lui de temps en temps un morceau de pain , et vous verrez au bout de quelques jours que son caractère se sera peu à peu adouci , et qu'il prendra même de l'attachement pour vous. Je vous garantis que de cette manière vous pourrez bientôt jouer avec lui sans péril.

AUGUSTE.

En effet , cela ne tarda pas long-temps à arriver. Loin de chercher à nous mordre , il fut le premier à nous faire des caresses.

FRÉDÉRIC.

Je lui monte aujourd'hui sur le dos , et je lui mets le poing dans la gueule sans qu'il me fasse de mal.

LOUIS.

Vous voyez donc, mes amis, ce que l'on peut gagner par la douceur.

CHARLES.

Oui; mais où veux-tu en venir avec ton chien?

LOUIS.

A une chose toute simple. C'est que des créatures douées de raison ne doivent pas être sans doute plus intractables que des chiens. Ainsi donc, si nous sommes parvenus, par de bons traitemens, à adoucir le caractère sauvage de Castor, nous avons la plus belle espérance de réformer aussi de la même manière l'humeur querelleuse de ces petits paysans. Oui, mes frères, j'ose vous promettre qu'avec de la patience et de la modération nous viendrons à bout de les changer, et de nous concilier peut-être leur plus tendre attachement.

Ces paroles, prononcées avec beaucoup de grace, firent une impression si vive sur la petite troupe, qu'il fût résolu, tout

d'une voix , de suivre le plan proposé par Louis. Ses trois frères venaient à peine de lui donner leur consentement , qu'un bruit soudain se fit entendre dans les broussailles. Ils tournèrent les yeux de ce côté. Quelle fut leur surprise , en croyant apercevoir leur papa. C'était lui-même , en effet , qui les avait suivis de loin dans leur promenade. Ayant remarqué la veille , aussi bien qu'eux-mêmes , la grossièreté des petits garçons du village , il avait craint qu'ils ne se portassent à quelque insulte envers ses enfans , et il avait voulu observer la manière dont ceux-ci sauraient se conduire.

Son premier mouvement fut de prendre Louis dans ses bras et de le serrer tendrement contre son sein. Tu viens de me donner une grande joie , mon cher fils , lui dit-il , en détournant ces petits fanfarons de la belle expédition qu'ils méditaient. Je te sais bon gré aussi , mon cher Auguste , d'avoir si bien secondé ton frère. Pour vous , messieurs , je devrais vous punir d'avoir voulu user de

violence ; mais je vous pardonne , parce que vous n'avez pas encore assez d'expérience et de réflexion , pour pressentir les suites fâcheuses auxquelles vous étiez prêts à vous exposer , et sur-tout parce que vous vous êtes rendus sans résistance aux sages conseils de vos aînés.

A ces mots , les enfans de M. de Guercy se jetèrent tous dans ses bras , et , après l'avoir accablé de caresses , ils lui promirent de rester fidèles à la résolution qu'ils venaient de prendre.

Ce n'est pas votre bonne volonté que je suspecte , leur répondit M. de Guercy , mais je crains.....

LES ENFANS.

Eh ! quoi donc , mon papa ?

M. DE GUERCY.

Combien croyez-vous qu'il faudra de temps pour faire réussir complètement votre projet ?

FRÉDÉRIC.

Je ne demande pas plus de quinze jours.

CHARLES.

Oui , un mois , tout au plus.

AUGUSTE.

Ah ! mes frères , comme vous allez vite en besogne.

M. DE GUERCY.

Et toi , qu'en penses-tu , Louis ?

LOUIS.

Je ne saurais vous dire le temps bien juste , mon papa ; mais je crois que nous serons fort heureux si cette opération ne nous coûte qu'une seule année.

M. DE GUERCY.

Je suis exactement de ton avis , et voilà ce qui cause mon inquiétude. Je crains , mes chers amis , que votre constance ne puisse se soutenir aussi long-temps. Il n'a fallu qu'un instant à Charles et à Frédéric pour être frappés des sages conseils de leurs frères. Mais considérez , mes enfans , que , depuis le moment où votre raison s'est développée , je me suis attaché sans cesse à vous inspirer de bons sentimens et de bons principes. Je viens

même de quitter le séjour de la ville pour me consacrer tout entier à votre instruction. Il n'en est pas ainsi des petits garçons du village. Abandonnés à eux-mêmes en quittant le sein de leur mère, où prendraient-ils des idées d'honneur et de générosité? Leurs parens, occupés, dès le point du jour, d'un travail opiniâtre, n'ont pas le loisir de les instruire.

Il n'y a que le maître d'école et le curé qui puissent leur donner, en général et de temps en temps, quelques leçons de conduite, tandis qu'il faudrait suivre chacun d'eux en particulier à chaque instant de la journée. Vous ne devez donc pas être surpris que ces enfans, entraînés l'un par l'autre, prennent de mauvaises habitudes et s'y fortifient. Vous savez, d'après votre propre expérience, que ce n'est pas une petite affaire que de les déraciner. Ainsi, pour venir à bout de votre entreprise, il vous faudra vaincre bien des difficultés. Je ne dis pas cela dans la vue de vous détourner d'un si noble

dessein ; c'est au contraire pour vous encourager à le faire réussir. Vous aurez bien plus que de la gloire à gagner à son succès. Ce n'est pas par vos discours , c'est par vos exemples que vous parviendrez à l'obtenir. Vous ne pouvez corriger vos élèves sans vous perfectionner vous-mêmes , et par conséquent sans me donner la plus grande joie que puisse goûter un cœur paternel.

Pendant ce discours , M. de Guercy avait eu le plaisir de lire dans les yeux et sur le front de ses enfans tous les sentimens propres à flatter ses espérances. Après avoir enflammé leur zèle par des motifs d'honneur , il leur fit sentir la honte qu'il y aurait pour eux à le laisser lâchement éteindre. Le sort de ce village , leur dit-il , est entre vos mains. Songez que si , après avoir d'abord aidé ces enfans à sortir de leurs vices , vous les y laissez ensuite retomber , vous ne ferez que les rendre plus coupables , puisque vous leur aurez fait perdre l'excuse qu'ils avaient au moins dans leur ignorance.

Quels reproches affreux n'auriez-vous pas alors à vous faire à vous-mêmes ?

Non, non, mon papa, s'écrièrent à la fois tous les enfans : ne craignez point de nous voir perdre courage. Nous vous aimons trop pour vous donner jamais ce chagrin.

La nuit, prête à s'avancer du bout de l'horison, vint les interrompre dans les douces effusions de tendresse qui suivirent ce transport. Ils sortirent du bocage en se tenant tous par la main. L'entretien continua de rouler sur le même sujet à leur retour, et pendant le reste de la soirée. Après quelques instructions générales, M. de Guerçy dit à ses enfans qu'il leur abandonnait le maniement de toute cette affaire, et qu'il ne ferait que les aider de ses conseils, s'ils croyaient en avoir besoin pour la conduite de leur plan.

Ils ne tardèrent pas à le mettre à exécution. Leur première idée fut de se montrer souvent dans le village, pour familiariser les petits paysans avec leur pré

sence. Il y eut bien d'abord quelques sourdes huées , dont il n'aurait tenu qu'à eux de faire des sujets d'escarmouche ; mais ils ne firent pas semblant de les entendre. Plus les petits garçons se montraient grossiers et sauvages , plus les quatre frères se piquaient de politesse envers eux. Qu'est-ce donc que cela , disaient ceux-ci ? est-ce que les enfans de la ville n'ont point de courage ? Ah ! ils en montraient bien plus sans doute dans une pareille modération qu'il n'en aurait fallu pour se battre , puisqu'ils savaient triompher de la violente démangeaison qu'ils sentaient quelquefois , sur-tout Charles et Frédéric , de se retourner brusquement pour faire le coup de poing.

Cette conduite ne pouvait manquer de leur réussir. Au bout de quelques jours , les petits paysans , lassés de les houspiller en vain , les laissèrent passer à leur côté , sans y faire la moindre attention. Ils ne furent plus remarqués que des gens raisonnables , qui , s'étonnant de les voir si doux et si réservés , les saluaient à leur

passage avec un air de bienveillance. Les enfans de M. de Guercy profitèrent de cette disposition pour lier connaissance avec quelques-uns d'entre eux. Ils leur firent adroitement des questions , afin de connaître les pauvres veuves et les vieillards infirmes qui avaient besoin de secours. Comme leur père avait pour principe qu'ils eussent toujours de l'argent à leur disposition , ils résolurent de consacrer leurs petites économies à subvenir aux nécessités des plus malheureux. Leur plus douce récréation était d'aller eux-mêmes les voir et de leur porter des soulagemens. L'espérance et la consolation entraient à leur suite dans ces misérables chaumières , qui ne retentissaient avant leur arrivée , que des soupirs de la douleur , et souvent des cris du désespoir.

Le récit de leur bienfaisance avait déjà couru de cabane en cabane dans toute l'étendue du village. Les petits paysans étaient tout étonnés d'entendre leurs pères ne parler qu'avec des expressions de respect de ces mêmes enfans qu'ils se don-

naient les airs de mépriser. Ils n'en auraient peut-être pas voulu croire la renommée sur sa parole. Il fallut bientôt, en dépit d'eux-mêmes, que leur propre expérience servît à les faire revenir de leur injuste opinion.

Un petit garçon avait perdu une pièce de douze sols, que sa mère lui avait donnée pour aller acheter du pain. Il se désolait, dans la crainte d'être battu s'il ne la retrouvait pas. Un des enfans de M. de Guercy vint à passer près de lui, s'informa du sujet de sa peine, l'aida dans ses recherches, et, les voyant inutiles, il lui donna de sa poche la petite somme qu'il avait perdue.

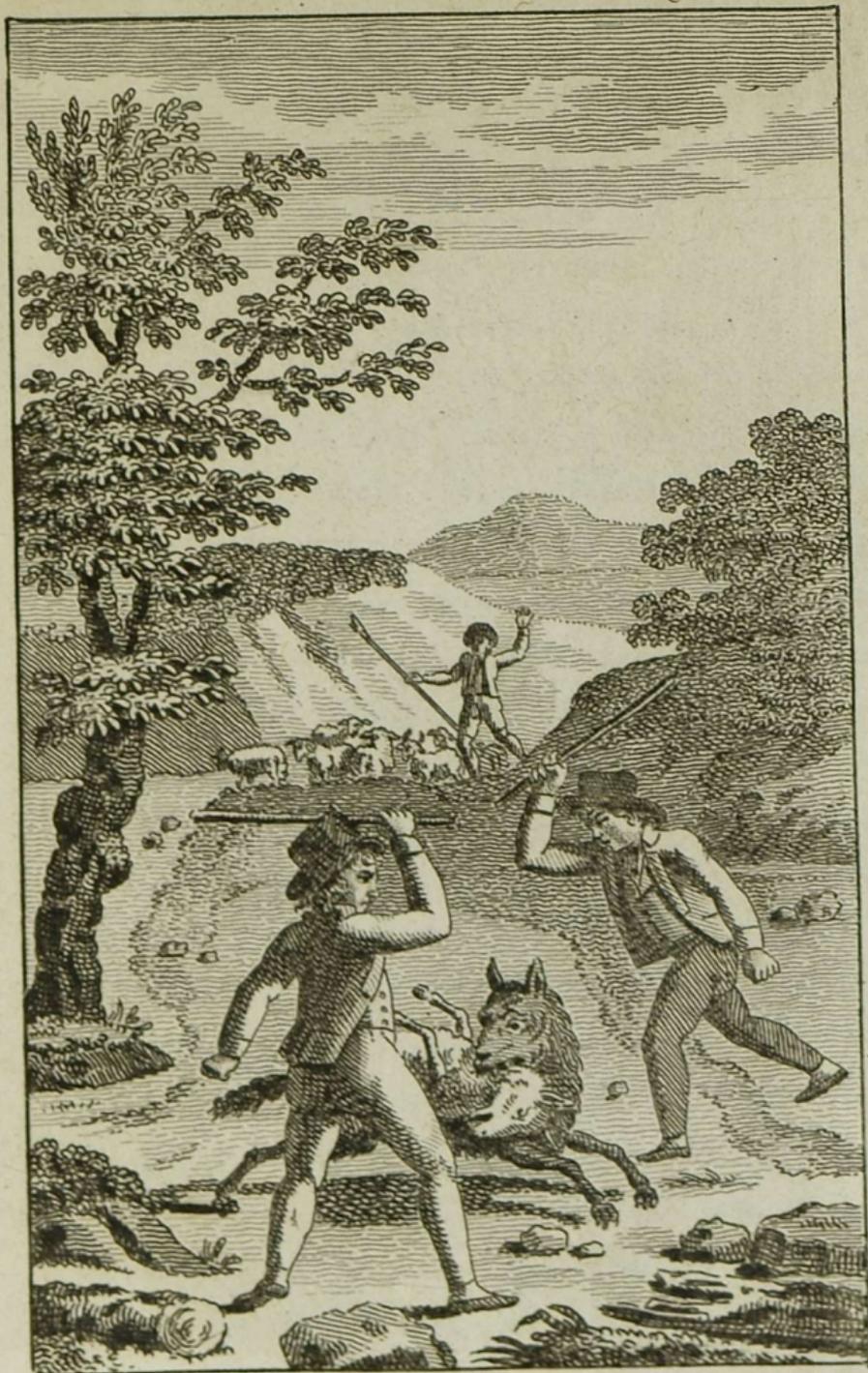
Un autre, en jouant imprudemment près d'un fossé, s'était laissé tomber dans l'eau jusqu'au menton, et ne pouvait regagner le bord. Un des enfans de M. de Guercy entendit ses cris de la prairie voisine, accourut à son secours, et, au risque de se noyer lui-même, il parvint à le retirer de la fange verdâtre où il barbotait.

Or , devinez , parmi les quatre frères , ceux qui avaient fait ces deux bonnes actions ? C'est Frédéric qui avait fait la première , et Charles la seconde. Leurs noms demandent à être cités avec d'autant plus d'exactitude , qu'après vous les avoir montrés prêts à se battre avec les petits paysans , vous auriez été tentés peut-être de les soupçonner de méchanceté , ce qui assurément n'était pas dans leur caractère : ils étaient courageux sans en être moins sensibles.

D'un autre côté , Louis et Auguste , dont la prudence aurait pu paraître à vos yeux un défaut de bravoure , eurent bientôt occasion de signaler cette vertu. Un loup s'était jeté au milieu d'un troupeau , et après avoir massacré plusieurs brebis , il en avait pris une à la gorge , et la rejetant sur son dos , il l'emportait en la fouettant de sa queue. Le petit berger , qui était pourtant l'un des plus hargneux du village , avait pris lâchement la fuite à la première approche du loup. Louis et Auguste rencontrèrent dans un chemin

étroit l'animal ravisseur. Celui-ci, content de sa proie, enfilait fièrement sa route, sans s'embarrasser des deux frères, dont la taille ne lui inspirait pas beaucoup de frayeur. Cette rencontre eut cependant pour lui des suites plus fâcheuses qu'il ne semblait l'imaginer. Louis avait un bâton noueux, dont il déchargea un coup si fort sur la jambe gauche du loup, tandis qu'Auguste lui donnait du sien sur la tête, que l'animal féroce, devenu tout-à-coup plus timide que la brebis déchirée entre ses dents, la laissa tomber de sa gueule sanglante, et s'enfuit en hurlant comme un désespéré, sans avoir remporté d'autre avantage sur les deux jeunes champions que le prix de la course qui lui resta malgré leur poursuite, quoiqu'il ne fût en état d'aller que sur trois jambes seulement.

Je vous laisse à penser combien cet événement, dont le petit berger alla tout de suite raconter l'histoire dans le village, bouleversa les idées de ses compagnons. Ils avaient repoussé les enfans de M. de



Tout un Pays réformé  
par quatre Enfants.



Guercy par dédain , ils n'osaient plus en approcher par respect. Une circonstance heureuse parvint enfin à les réunir.

Les quatre bons frères jouaient ensemble dans la grande cour de leur maison. La balle s'écartant de son but , passa par-dessus la muraille , et alla tomber sur le grand chemin , au milieu d'une foule de petits paysans qui revenaient de l'école. Quelques jours plutôt , cette balle aurait été sûrement une pomme de discorde : les petits garçons n'auraient pas voulu la rendre , et Charles et Frédéric n'étaient pas d'humeur à la laisser sans combat entre leurs mains. Il en arriva tout autrement ce jour-là. Celui qui l'avait ramassée s'empressa de la rapporter à Louis , qui venait la chercher ; il la lui présenta même avec tant de grace , que Louis l'invita , ainsi que ses camarades , à venir être témoins de la partie. Ce fut pour eux la première occasion d'apprendre combien le plaisir gagne à être goûté sans trouble et sans altercation. Malgré leur extrême vivacité , les enfans de M.

de Guercy ne s'emportaient point les uns contre les autres. Ils ne se faisaient point de mauvaises chicanes dans les cas douteux ; chacun était le premier à se condamner lui-même quand il avait tort ; le vainqueur avait aussi peu d'orgueil , que le vaincu de jalousie ; et la partie s'acheva sans qu'on eût pu deviner l'instant d'après , à aucun mouvement d'insolence ou de dépit , qui l'avait gagnée ou perdue.

Le temps permettait d'en jouer encore une autre avant l'heure du dîner. On engagea les petits paysans à prendre part à celle-ci. Louis et Frédéric d'un côté , Auguste et Charles de l'autre , se partagèrent la petite troupe avec autant d'égalité qu'il fut possible. Et , qui le croirait ? cette seconde partie ne produisit pas plus de dispute que la première , tant les enfans de M. de Guercy avaient déjà pris d'ascendant par la force de leur exemple.

Ils eurent le plaisir de remarquer , le soir même , le bon effet de cette première leçon. En traversant le village , ils enten-

dirent prononcer leurs noms avec des applaudissemens : ils s'approchèrent émus de joie. Il venait de s'élever une discussion entre les joueurs , et l'un d'eux s'étant écrié qu'il fallait jouer sans querelle , comme ils l'avaient fait le matin avec les enfans de M. de Guercy , ils avaient tous battu des mains à cette proposition.

Depuis ce moment , les enfans de M. de Guercy commencèrent à goûter les jouissances les plus flatteuses. En fréquentant de plus en plus leurs jeunes instituteurs , les petits paysans s'attachèrent à les prendre pour modèles ; et ceux-ci , de leur côté , auraient rougi de leur donner l'exemple de quelque défaut. De-là naissait entre eux une vive émulation à qui se distinguerait par la conduite la plus sensée.

Admis librement dans la maison de M. de Guercy , les petits garçons du village voyaient ses enfans se livrer gaîment à l'étude , et remplir leurs devoirs avec autant d'ardeur qu'ils en mettaient à se divertir ; ils en devinrent à leur tour

plus studieux et plus appliqués , sur-tout ceux dont les quatre frères payaient les mois d'école , et qui cherchaient à témoigner une douce reconnaissance à leurs bienfaiteurs par l'hommage des fruits même de leurs bienfaits.

En voyant les enfans de M. de Guercy vivre entr'eux dans la plus intime union , et ne disputer ensemble que de complaisance et de soins délicats , les petits garçons du village résolurent de quitter leur ancienne habitude de se chamailler sur les plus frivoles sujets. Bientôt on n'entendit plus parler de querelles , encore moins de batteries ; et , s'il s'élevait de loin en loin quelques petits démêlés , ils étaient bientôt terminés par l'esprit de justice des quatre jeunes frères , que l'on ne manquait jamais de prendre pour arbitres du différend.

Les enfans de M. de Guercy continuèrent toujours d'employer l'argent de leurs plaisirs à soulager les besoins des pauvres. Les petits garçons du village auraient bien voulu pouvoir les imiter

sur ce point : mais , comme leur bourse était fort mal garnie , ils cherchèrent du moins à y suppléer d'une autre manière. Ils partageaient leur pain avec les enfans qui n'en avaient pas ; ils aidaient les vieillards à marcher dans les chemins difficiles ; ils se chargeaient de leurs commissions , et leur rendaient avec empressement tous les bons offices qui étaient à leur portée.

Les voyageurs qui avaient traversé quelques mois auparavant ce village ne le reconnaissaient plus. Au milieu des insultes qu'ils avaient essuyées à chaque pas , ils ne recevaient plus que des secours obligeans. C'était à qui prendrait soin de leurs chevaux , à qui les conduirait à l'auberge , à qui leur indiquerait le chemin ou les personnes qu'ils demandaient , en un mot , à qui leur marquerait le plus d'égards et de bienveillance.

Les pères de ces enfans , dont l'humeur autrefois était continuellement aigrie par les chagrins que ceux-ci leur faisaient continuellement essayer , connurent enfin

le plaisir si doux de s'abandonner aux mouvemens de la tendresse paternelle. Sensibles à ces caresses, les enfans en devinrent encore meilleurs pour plaire aux auteurs de leurs jours. Plus de divisions entre les voisins pour les misérables querelles de leurs enfans. La paix qui régnait dans chaque ménage avait amené un traité d'alliance entre toutes les chaumières.

Ce n'est pas tout. Comme il se tenait souvent des marchés dans le village, les habitans des hameaux des environs avaient fréquemment occasion d'y venir faire leurs emplettes. Ils furent bientôt frappés du changement qui s'y était opéré, et plus surpris encore d'en apprendre la cause. Oh ! comme ils auraient voulu avoir aussi M. de Guercy et ses enfans au milieu de leurs habitations ! Ces vœux furent bientôt exaucés en quelque manière.

Le printems qui venait de rendre à la nature sa couronne de fleurs, voyait fleurir pour la première fois dans ce can-

ton , des vertus qui lui avaient été jusqu'alors bien étrangères. L'innocence et la joie paraient de nouveaux charmes ces riantes campagnes. Les enfans , répandus par bandes sur la prairie , y jouaient en paix comme des troupes de frères. Quelques-uns étaient couchés sur le gazon , et le rouge enflammé de leurs joues formait un contraste charmant avec sa douce verdure. L'éclat de leurs yeux n'était plus terni par les larmes ; la candeur de leurs fronts n'était plus voilée par de sombres projets de méchanceté ; le sourire régnait sur leurs lèvres , et la propreté sur leurs vêtemens. Les oiseaux , dont ils avaient cessé de troubler les amours , voltigeaient avec confiance sur leurs têtes , venaient sans effroi ramasser autour d'eux les miettes échappées de leur bouche , et semblaient à l'envie chercher à les payer de la liberté qu'ils laissaient à leurs petits , par des chants pleins d'allégresse et de reconnaissance.

Les paysans , qui n'avaient jamais joui d'un si doux spectacle , ne pouvaient con-

tenir l'excès de leur surprise et de leur satisfaction. Mais, parmi tous ces pères, quel était celui dont les transports pussent égaler le ravissement de M. de Guercy ? Je vois donc enfin régner autour de moi le bonheur, se disait-il, et ce bonheur général est l'ouvrage de mes enfans. Ah ! leur vie entière sera heureuse, puisqu'ils connaissent de si bonne heure le charme de la bienfaisance, la plus douce des vertus. O mes bons fils ! combien je dois vous chérir ! Les vieillards vous bénissent, les femmes vous caressent, les petits sautent de joie autour de vous, tout le monde ici me dispute le plaisir de vous aimer.

Le terme d'une année, que Louis avait demandé pour donner un plein succès à l'entreprise qu'il venait d'exécuter avec ses frères, devait arriver le dimanche suivant. M. de Guercy qui en avait pris exactement la date sur ses tablettes, voulut solemniser ce jour par une fête brillante qui en éternisât la mémoire dans le village. Pour mieux jouir de la surprise

de ses enfans, il les mena la veille, dès le matin, faire une longue promenade, tandis que tous ses domestiques restaient à la cuisine, occupés de mille préparatifs. Jamais le four de la maison n'avait été si bien chauffé que ce jour-là.

Le lendemain, lorsque le service divin fut fini, M. de Guercy sortit le premier de l'église, et, ayant rassemblé les paysans devant la porte, il les engagea tous, pères et enfans, à le suivre vers sa maison. L'intérieur de la cour était garni de tables proprement dressées, autour desquelles il les invita à s'asseoir. Etant ensuite monté sur le perron avec ses quatre fils : « Mes amis, dit-il, je vous présente » mes enfans. Ils viennent de travailler » une année entière à faire le bonheur » des vôtres. Je vois avec la plus vive satisfaction qu'ils n'ont pas trop mal réussi » dans leur ouvrage. Profitons, vous et » moi, de l'utile leçon qu'ils nous ont » donnée. Mettons dans nos affaires une » aussi bonne intelligence que vos enfans et les miens en mettent dans leurs

» plaisirs. Je suis riche , et vous avez  
» besoin de ma fortune. Vous êtes labo-  
» rieux , et j'ai besoin de vos travaux. Je  
» me propose d'acheter la terre d'où dé-  
» pend ce village ; nous y vivrons unis  
» par les mêmes nœuds que ces enfans.  
» Je vous donne les miens à aimer au-  
» tant que je veux aimer les vôtres.  
» Que cette heureuse contrée ne soit plus  
» habitée que d'une seule famille , où  
» tous , sans distinction , travaillent de  
« concert à sa prospérité. »

Il avait à peine achevé ce discours , que les paysans s'élançant de leurs sièges , vinrent se précipiter à genoux devant lui sur les marches du perron. Les hommes baisaient ses habits , les femmes se jetaient dans ses bras ; on se passait de main en main ses enfans , en les accablant de caresses. M. de Guercy , trop vivement ému par cette scène touchante pour la pouvoir soutenir plus long-temps , donna ordre à ses domestiques de servir les rafraîchissemens qu'il avait fait préparer. Ce petit banquet fut suivi de chants et de danses ,

où l'on vit éclater la joie qui régnait dans tous les cœurs ; et chacun , en se retirant , remplit les airs du nom de M. de Guercy , de celui de ses enfans , et des vœux les plus tendres pour leur félicité.

M. de Guercy , au prix de tous les sacrifices que lui permettait sa grande fortune , s'empressa d'acquérir cette terre dont il ne voulait plus sortir. Il n'attendit point que le terme nécessaire à la solidité de son acquisition fût expiré , pour commencer l'ouvrage qu'il méditait. Il fit aussitôt construire une école publique , y appela des maîtres intelligens , leur fournit tous les livres d'instruction nécessaires , et en fit ouvrir gratuitement l'entrée aux enfans du village. Il établit aussi des ateliers de charité pour occuper les pauvres dans la mauvaise saison , et fonda un asyle destiné à recevoir les infirmes et les vieillards. Il donnait à une pauvre famille un petit coin de terre avec des instrumens pour la cultiver ; à une autre , une vache ou des chèvres , qui la nourrissaient de leur lait ; à celle-ci , un

rouet, des aiguilles et des outils de différens métiers. Il en était payé largement par leur reconnaissance et par mille bénédictions. On peut, disait-il quelquefois, racheter cette terre ; mais les doux fruits que mon cœur en a déjà recueillis, le rachat ne saurait me les enlever.

Heureusement sa possession ne fut point troublée. L'année s'acheva, et le lendemain, qui aurait pu encore amener pour lui la perte de toutes les dépenses qu'il avait faites, ne fit que lui montrer combien il en avait déjà profité. L'aisance régnait dans toute l'étendue de sa terre. Il n'y avait pas un seul bras qui restât dans l'inaction, pas un seul quartier de terre qui fût demeuré sans culture. L'année suivante fut encore plus heureuse. Comme tous les paysans s'étaient partagé le plaisir de travailler ses vignobles et ses sillons, et qu'ils n'y avaient pas épargné leurs sueurs, l'abondance des fruits qu'il recueillit, jointe à leur bonne qualité, le remboursa d'une partie des sommes qu'il avait prodiguées pour ses charités parti-

culières et ses établissemens. Les habitans du village n'y gagnèrent pas moins que lui. Leur marché attirait de préférence les acheteurs. La certitude de le trouver toujours bien garni des meilleures denrées, la facilité de s'y procurer en même temps, à bon compte, de toute espèce d'ouvrages fabriqués dans les ateliers de charité, le plaisir de n'avoir à traiter qu'avec d'honnêtes gens; tous ces avantages réunis faisaient qu'on croyait gagner à se détourner d'une lieue ou deux, pour venir faire en cet endroit ses provisions. Chaque jour il s'y formait de nouveaux établissemens. Les seigneurs du voisinage, voyant leurs marchés et leurs terres se dépeupler, sentirent bientôt que, pour leur intérêt même, ils devaient suivre l'exemple de M. de Guercy. Ils s'empressèrent de venir lui demander le secours de ses lumières. Il les renvoya à ses enfans. C'est à eux, dit-il, que je dois les principes que j'ai pratiqués. Après m'avoir inspiré l'idée du bien que j'ai pu faire, ils le soutiennent chaque jour par leur zèle et leur

intelligence. Il ne manquera plus rien à mon bonheur, si le vôtre devient encore leur ouvrage.

Les enfans consultés retracèrent naïvement la route qu'ils avaient suivie. On ne rougit point de se diriger par leurs instructions, et l'on n'eut point à s'en repentir. Les hameaux d'alentour devinrent d'abord heureux et florissans. Ce cercle étroit s'étendit ensuite de tous côtés. Il en revenait sans cesse des actions de grâces à M. de Guercy. Quelle joie pour ce bon père, de voir la première influence de bonheur sortir du sein de sa jeune famille, pour se répandre par degrés sur toute la contrée, comme le parfum exhalé, au lever de l'aurore, du calice d'albâtre d'un jeune lys, embaume insensiblement toute la vaste étendue d'un jardin.

Le premier jour où M. de Guercy s'était vu irrévocablement possesseur de sa terre, fut un jour de fête pour tous les habitans du village. Les paysans plantèrent quatre jeunes arbres, qu'ils appe-

lèrent Louis , Auguste , Charles et Frédéric. Ces arbres , cultivés avec soin , grandirent à vue d'œil , et font aujourd'hui , comme leurs parrains , le plus bel ornement de la contrée. L'ombre même qu'ils répandent sert encore à l'utilité publique pour tous les âges. Les vieillards , assis à leurs pieds , y terminent les petits différends prêts à diviser les familles ; les hommes d'un âge mûr viennent s'y délasser de leurs travaux ; les jeunes gens y font leurs noces , et les enfans interrompent leurs jeux sous ces feuillages , pour entendre raconter à leurs parens l'histoire des quatre bons frères , et pour apprendre , par leur exemple , que les enfans même peuvent contribuer au bonheur de leur pays.

---

L' AIR.

---

MAD. DE VERTEUIL, PAULINE,  
*sa fille.*

MAD. DE VERTEUIL, *tenant un soufflet.*

PAULINE, mets ta main devant le tuyau de ce soufflet (*Elle souffle.*) Ne sens-tu rien contre la main ?

PAULINE.

Pardonnez-moi, maman, je sens du vent.

MAD. DE VERTEUIL.

Sais-tu ce que c'est que ce vent ?

PAULINE.

Non, maman, je ne le sais pas.

MAD. DE VERTEUIL.

C'est l'air qui était entré par ces trous dans le soufflet, et qui en sort lorsque je le presse.

PAULINE.

Et qu'est-ce que l'air , maman ?

MAD. DE VERTEUIL.

Ouvre ta bouche , Pauline , et retiens ton haleine ; ne sens-tu pas venir quelque chose de froid dans ta bouche ?

PAULINE.

Oui , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Eh bien , c'est de l'air qui entre dans ta bouche , lorsque tu retiens ton haleine , et qui en sort lorsque tu la pousSES. Il y a de l'air par-tout , puisque par-tout tu peux respirer , ici , dans le jardin , dans la rue. Donne-moi cette poche carrée de papier qui est là sur la table.

PAULINE.

Qu'en voulez-vous faire , maman ?

MAD. DE VERTEUIL.

Regarde ; je vais y souffler beaucoup d'air. (*Elle souffle dans la poche de papier jusqu'à ce qu'elle soit bien enflée ,*

*et elle la ferme par le haut.) Touche maintenant la poche.*

PAULINE.

Oui, cela est vrai. Mais qu'y a-t-il donc dedans ?

MAD. DE VERTEUIL.

Rien autre chose que l'air que j'y ai soufflé. Veux-tu que nous l'en fassions sortir ?

PAULINE.

Oui, maman ; voyons.

MAD. DE VERTEUIL.

Donne-moi cette grosse épingle.

PAULINE.

Tenez, maman, la voici.

MAD. DE VERTEUIL, *piquant la poche avec l'épingle.*

Maintenant, mets ta main devant ce trou ; ne sens-tu pas l'air qui en sort ?

PAULINE.

Oui, je le sens.

MAD. DE VERTEUIL.

Voilà la poche qui se vide et qui s'ap-

platit. Il n'y a plus rien dedans. C'était donc l'air qui la remplissait, puisqu'il n'y est rien resté, et qu'il n'en est sorti que de l'air.

PAULINE.

Oh, faites encore, maman, je vous prie.

MAD. DE VERTEUIL.

Très-volontiers, ma fille. (*Elle souffle encore dans la poche.*) Mais il faut que tu tiennes le doigt sur le trou pour le boucher; car, autrement, l'air en sortirait à mesure que je l'y soufflerais.

PAULINE.

Oui, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

Retire maintenant ton doigt et regarde. La poche s'applatit encore, aussitôt que je cesse d'y souffler, parce que l'air sort par le petit trou. Sens-tu?

PAULINE.

Oui, maman, je sens bien l'air, mais je ne le vois pas.

MAD. DE VERTEUIL.

Il est vrai, on ne peut pas voir l'air.

PAULINE.

Et pourquoi donc, maman ?

MAD. DE VERTEUIL.

Je ne saurais encore te l'expliquer ; tu ne le comprendrais pas.

PAULINE.

Mais, maman, s'il y a de l'air partout, il y en a entre nous et ces grands arbres que nous voyons là-bas par la fenêtre. Pourquoi l'air n'empêche-t-il pas de les voir, comme lorsque je ferme les rideaux ?

MAD. DE VERTEUIL.

Avant que je te réponde, regarde dans ma cuvette. Elle est pleine d'eau, et cependant à travers tu vois les fleurs qui sont peintes au fond, comme s'il n'y avait pas d'eau entre ces fleurs et toi.

PAULINE.

Il est vrai, maman ; il faut même y regarder de près pour voir s'il y a de l'eau

en effet. Et tenez, ce matin j'y ai été trompée. J'ai voulu prendre une assiette sur la table, et je me suis jeté de l'eau sur les bras, parce que je n'avais pas vu que l'assiette en était pleine.

MAD. DE VERTEUIL.

Et lorsque les carreaux de verre de ta croisée sont bien propres, ne vois-tu pas les statues du jardin, comme s'il n'y avait pas de verre entre ces statues et toi?

PAULINE.

Oui, cela est vrai.

MAD. DE VERTEUIL.

Un mot encore. Quand il y a une vitre cassée dans le haut d'une fenêtre, et que l'on sent du froid, n'as-tu pas observé combien on a de peine quelquefois à trouver de l'œil en quel endroit la vitre est cassée?

PAULINE.

Oui, maman.

MAD. DE VERTEUIL.

L'eau et le verre sont des matières si pures, que l'on peut voir à travers. Mais

comme l'air est plus pur encore et plus subtil , on voit à travers sans le voir lui-même. Je vais te montrer, d'une autre manière, que tu en es environnée de toutes parts. Reste maintenant debout ; je vais tourner autour de toi en agitant mon éventail : ne sens-tu pas du vent de tous les côtés ?

PAULINE.

Oui , maman.

MAD. DE VERTEUIL.

C'est l'air qui est entre nous deux que je mets en mouvement avec cet éventail et que je pousse contre toi. Il en arriverait de même si je le faisais dans la rue , dans le jardin , en quelque lieu que ce fût. Il y a donc de l'air par-tout. Mais, dis-moi, as-tu vu quelquefois jouer les poissons dans le vivier de ta grand'maman ?

PAULINE.

Oh ! oui ; ce sont de fort jolies petites bêtes. Ils viennent sur l'eau dès qu'on leur jette un morceau de pain , et ils l'avalent si adroitement !

MAD. DE VERTEUIL.

Eh bien ! Pauline , les poissons doivent toujours avoir de l'eau autour d'eux , comme nous devons toujours avoir de l'air autour de nous. Si tu les voyais lorsqu'on les tire de l'eau , ils s'agitent , ils se tordent et ne tardent pas long-temps à mourir. Il nous en arriverait de même , si l'on nous tirait hors de l'air. Nous nous agiterions , nous nous tordrions , et nous finirions bientôt comme eux. Heureusement nous ne devons pas craindre que l'air nous manque , car il enveloppe toute la terre.

PAULINE.

Mais , maman , y en a-t-il jusqu'aux étoiles ?

MAD. DE VERTEUIL.

C'est ce que nous verrons une autre fois. Avant que de t'élever si haut , il faut avoir acquis d'autres connaissances.

PAULINE.

Oh ! je vais bien m'appliquer à m'instruire pour y arriver.

LA CROISSANCE

DES PLANTES.

---

M. DE VERTEUIL, PAULINE,  
*sa fille.*

PAULINE.

MON papa, qu'est-ce que vous avez là dans ces assiettes? En voilà une qui est comme un petit jardin.

M. DE VERTEUIL.

Il ne m'a pas coûté beaucoup de peine à cultiver, comme tu le vois. Je n'ai eu besoin que de mettre dans l'eau une pincée de petites graines rougeâtres, pareilles à celles que tu vois là dans la première assiette.

PAULINE.

Et quelle est cette herbe, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

C'est du cresson, que tu aimes tant. Je veux t'en faire manger bientôt une salade.

PAULINE.

Elle est déjà jolie à croquer.

M. DE VERTEUIL.

Regarde maintenant cette seconde assiette. J'y ai mis tremper des graines il y a quatre jours. Vois si elles sont en tout comme celles de la première assiette, qui ne trempent que depuis ce matin.

PAULINE.

Non, mon papa, il y a quelque chose de blanc à celles-ci que les autres n'ont pas.

M. DE VERTEUIL.

Tu as fort bien remarqué cette différence. Les graines, à force de tremper dans l'eau, ont crevé, et de ces crevasses, il sort de petites pointes blanches.

PAULINE.

Et qu'est-ce que ces petites pointes blanches, mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Ce sont les jeunes racines de la plante. Lorsque les graines ont été quelques jours dans l'eau, elles se pénètrent d'humidité et se renflent. Tu vois bien que celles-ci sont plus grosses que celles de la première assiette.

PAULINE.

Il est vrai, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Lorsqu'elles sont assez renflées, elles s'entr'ouvrent à la pointe, et alors ces petites pointes blanches sortent par l'ouverture. Sais-tu ce que font ces racines ?

PAULINE.

Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Elles sucent l'eau qui est sur l'assiette. La graine mieux nourrie s'enfle encore davantage, et alors il en sort d'un autre côté deux petites feuilles jaunes qui se divisent chacune ensuite en trois petites feuilles, et peu à peu elles deviennent toutes vertes. Regarde dans cette troi-

sième assiette ; les graines y sont depuis huit à dix jours , et la plante a déjà des feuilles. Vois-tu aussi l'enveloppe rougeâtre de la graine ?

PAULINE.

Oui , bien , mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Les graines sont ici encore bien plus grossies ; chacune a une tige où les feuilles sont attachées. Lorsqu'elles auront passé quelques jours de plus dans l'eau , du milieu de ces premières feuilles , il en sortira encore d'autres. Les racines et les tiges deviendront encore plus longues et plus grosses , et l'enveloppe de la graine s'en détachera tout-à-fait , comme tu peux le voir déjà sur la quatrième assiette.

PAULINE.

Oh ! oui , mon papa , voilà ma salade toute prête ; il n'y a plus qu'à l'assaisonner.

M. DE VERTEUIL.

Je vais t'en couper quelques brins,

pour que tu la goûtes d'avance ; mais , vois-tu , je remets les racines dans l'eau , et il en sortira de nouvelles feuilles , pourvu qu'on ait soin de tenir toujours assez d'eau dans l'assiette.

PAULINE.

Vous y en mettez donc de temps en temps , mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Il le faut bien , ma fille. A mesure que la plante grandit , les racines en boivent davantage ; il est donc nécessaire de leur en fournir. Tiens , voici une autre assiette ; je n'y avais mis de l'eau que les premiers jours seulement. Le cresson , en grandissant , l'a eu bientôt épuisée , et aussitôt qu'elle lui a manqué , il a commencé à se flétrir. Vois-tu comme les tiges sont devenues minces et se sont desséchées ; les feuilles sont toutes jaunies. Ce cresson ne vaut plus rien ; il faut le jeter.

PAULINE.

Oh ! c'est bien dommage !

M. DE VERTEUIL.

Veux-tu que je te dise maintenant comment l'on se procure la graine d'où vient le cresson ?

PAULINE.

Vous me feriez plaisir , mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Lorsqu'au lieu de couper le cresson, pour le manger, on le laisse grandir, il s'élève de la hauteur de ta jambe et encore plus, comme celui qui est là dans ces deux pots, et il vient au haut de la tige de petites fleurs blanches, comme tu en vois là dans le premier pot.

PAULINE.

Oh ! oui , je le vois.

M. DE VERTEUIL.

Lorsque les fleurs se flétrissent et viennent à tomber, les graines viennent à la place. Tu peux le voir dans le second pot : regarde.

PAULINE.

Je ne vois pas de graines , mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Vois-tu ces petites cosses qui sont là le long de la tige ?

PAULINE.

Oui , oui , c'est comme de petits haricots.

M. DE VERTEUIL.

Je vais en cueillir une et l'ouvrir : vois ce qu'il y a dedans.

PAULINE.

Oh ! c'est singulier. Mais , mon papa , ces graines sont vertes , et celles qui sont là dans l'assiette sont rougeâtres.

M. DE VERTEUIL.

Cela vient de ce que celles-ci ne sont pas encore mûres. Si je les avais laissées plus long-temps sur le pied , elles seraient devenues rougeâtres comme les autres. Je vais chercher ; peut-être en trouverai-je de plus avancées pour la maturité. En effet , vois-tu ! en voici qui commençaient à devenir rougeâtres ; elles seraient presque déjà bonnes à mettre dans l'eau ou dans la terre , pour faire venir du cresson.

Nous en aurons qui seront parfaitement mûres dans quelques jours.

PAULINE.

Oh ! qu'il me tarde d'en avoir , mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Et pourquoi donc , Pauline ?

PAULINE.

C'est que je veux essayer d'en faire venir moi-même.

M. DE VERTEUIL.

Tu me fais grand plaisir d'avoir eu cette idée. je serai toujours charmé de te voir faire ces petites expériences ; c'est le meilleur moyen de t'instruire. Aussitôt que cette graine sera mûre , je la cueillerai , et je te la garderai avec soin , pour en mettre dans l'eau ou dans la terre , lorsqu'il en sera temps. Mais alors il faudra que tu aies l'attention de voir tous les jours s'il y a assez d'eau dans l'assiette , ou si la terre est assez humide dans le pot ; car , ma fille , quoique le cresson soit dans la terre , il a besoin d'avoir toujours

de l'eau ; autrement il se dessécheraît comme celui qui est là sans eau dans l'assiette que je viens de te faire voir. L'eau n'est pas moins nécessaire aux fleurs , aux plantes et aux arbres. Ils en ont tous besoin.

PAULINE.

Et les grands arbres de notre jardin sont-ils venus de la même manière que le cresson ?

M. DE VERTEUIL.

Oui , Pauline , de la même manière ; mais tu conçois qu'il leur a fallu plus de temps , et aussi plus de terre et d'eau. Tu as bien vu quelquefois des glands à terre dans le parc de ta grand'maman ?

PAULINE.

Oui , mon papa ; je me souviens d'en avoir ramassé pour jouer.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien ! Pauline , les glands sont la graine des chênes. Ces glands sont venus sur les chênes à-peu-près de la même manière que les graines de cresson sont

venues sur les tiges de cresson. Lorsque les glands sont mûrs, ils tombent de l'arbre; et si l'on en plante un, il en sort d'abord une racine qui s'enfonce dans la terre et y suce l'humidité qu'elle renferme. Alors il sort de la terre de petites feuilles vertes, et du milieu de ces feuilles il s'élève une tige sur laquelle croissent beaucoup d'autres feuilles, et des rameaux et des branches. Ce chêne grandit de jour en jour, d'année en année, jusqu'à ce qu'il soit devenu aussi grand que ceux qui sont dans le parc de ta grand'maman. Cela n'est-il pas admirable, Pauline, que d'un petit gland il en sorte un aussi grand arbre?

PAULINE.

Oui vraiment mon papa; mais comment cela se fait-il? je ne puis le comprendre.

M. DE VERTEUIL.

Je ne le comprends pas non plus, et personne ne peut l'expliquer. Cependant cela est ainsi, puisque nous le voyons arriver tous les jours. Lorsque nous irons

cet automne chez ta grand'maman, nous aurons soin d'y ramasser des glands que tu planteras ici dans le jardin, pour que tu puisses voir croître de jeunes chênes sous tes yeux.

PAULINE.

Oui, mon papa; je veux que vous ayez bientôt un petit parc planté de ma main.

FIN DU TOME PREMIER.

---

# TABLE

## DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

---

|                                               |        |
|-----------------------------------------------|--------|
| <i>L'OBÉISSANCE ,</i>                         | page 5 |
| <i>La Justice ,</i>                           | 15     |
| <i>La Fidélité à sa parole ,</i>              | 27     |
| <i>L'Utile avant l'agréable ,</i>             | 35     |
| <i>La Propriété , ou le tien et le mien ,</i> | 46     |
| <i>Les Chats ,</i>                            | 62     |
| <i>Les Chiens ,</i>                           | 67     |
| <i>Les Égards dus à nos serviteurs ,</i>      | 77     |
| <i>Le Vol ,</i>                               | 87     |
| <i>Le Travail ,</i>                           | 96     |
| <i>Le danger de crier pour rien ,</i>         | 106    |
| <i>La Conscience ,</i>                        | 114    |
| <i>Les Œufs ,</i>                             | 133    |

|                                                 |          |
|-------------------------------------------------|----------|
| <i>La Toile , le Papier ,</i>                   | page 144 |
| <i>Le Beurre ,</i>                              | 154      |
| <i>Tout un pays réformé par quatre enfans ,</i> | 165      |
| <i>L'Air ,</i>                                  | 202      |
| <i>La Croissance des Plantes ,</i>              | 210      |

Fin de la Table du Tome premier.





1-X-0  
(2 vols.)

